LE MAG.

laTribune
SAMEDI 1ER FÉVRIER 2020

ARTS
CINÉMA
BIÈRES
VINS
EN CUISINE
VOYAGES
PLEIN AIR

NOS CŒURS REMPLIS D'URÉTHANE, DU THÉÂTRE DU DOUBLE SIGNE

HAUT LES MASQUES !



PHOTO SPECTRE MÉDIA, FRÉDÉRIC CÔTÉ

ARTS
Public jeunesse
L'AUSTRALIE DANS LE CŒUR D'ARTHUR

+

EN CUISINE
Recettes québécoises
SAVOUREUSES SAUCES À SPAG

+

VINS
À la vôtre
RETOUR SUR LA DÉCENNIE

+

VOYAGES
Bourlingueur
RALENTIR À FORÊT-NOIRE

PlacART

• EXPO • SITIONS

VOUS VOULEZ VOIR?





— PHOTOS FOURNIES

EXPO
Immersions/Submersions

Installée en Estrie depuis maintenant 15 ans, Ida Rivard s'attarde particulièrement à l'obsolescence programmée. Sa démarche a pour but avoué de maintenir bien éveillé l'esprit critique, qui peut avoir tendance à se laisser amadouer par les vendeurs de bonheur en douze paiements faciles… Puisque ce siècle célèbre l'identification aux intérêts matériels, sans égard à leur impact sur des écosystèmes, la créatrice a imaginé des traces dans une ère post-humanoïdes… Avec *Immersions/Submersions*, elle présente une faune insolite, peut-être à l'image de celle qui succèdera aux générations actuelles, dans un corpus d'assemblages réalisés à partir de matériaux électroniques obsolètes. L'artiste utilise les filets alimentaires dans la réalisation de ses œuvres, telle une allégorie aux liens qui unissent les humains à tous ces mouvements, naturels comme artificiels. Autodidacte, Ida Rivard a participé à plusieurs expositions solos et collectives au Québec et a également signé un triptyque permanent à l'ASTROLab du Mont-Mégantic pour souligner l'année mondiale des forêts en 2011.

Au Musée Beaulne de Coaticook, jusqu'au 8 mars.

Maman, l'hiver m'a mordu!

Avec la journée *Mordus de l'hiver,* ce samedi 1er février, culture et sports de saison se mélangeront au Centre culturel Yvonne.-L.-Bombardier et au Musée de l'ingéniosité J.-Armand-Bombardier de Valcourt. Ainsi, les amateurs de motoneige, de VTT et d'acrobaties pourront assister aux prouesses des pilotes de Trep Freestyle à l'extérieur du Musée. Défilé de motoneiges, exposition extérieure de motoneiges antiques et d'autoneiges, animations, glissades, village d'igloos, jeux gonflables et bataille de balles de neige sont aussi au menu. À cette programmation s'ajouteront des activités familiales au centre culturel telles qu'atelier de tatouages temporaires, jeu *Cherche et trouve!* ainsi que deux spectacles de Jacques Pétard et ses amis les animaux. Le tout se déroulera de 10 h à 16 h. Pour tous les détails, on se rend au museebombardier.com.
STEVE BERGERON



— PHOTO MUSÉE BOMBARDIER



Marie-France Bazzo — PHOTO FOURNIE

Je suis venu, j'ai vu, j'ai décru

Diffusé le 12 février prochain à Télé-Québec, le documentaire *Prêts pour la décroissance?*, sur la nécessité de diminuer notre consommation si nous souhaitons que l'humanité traverse la crise climatique à venir, fera l'objet d'une projection en primeur le lundi 3 février à 19 h à la salle Alfred-DesRochers du Cégep de Sherbrooke. Celle-ci sera suivie par une discussion animée par Marie-France Bazzo (également productrice du film), à laquelle participeront Simon Lamontagne et Catherine Dubé, respectivement réalisateur et journaliste du documentaire, Alix Ruhlmann, organisatrice du Festival de la décroissance à Montréal, ainsi que David Dupuis, économiste et chargé de cours à l'École de gestion de l'UdeS. L'événement est une initiative de l'OFF Festival Cinéma du monde de Sherbrooke. Entrée gratuite. **STEVE BERGERON**

RETAILLE D'ENTREVUE



David Goudreault — PHOTO ARCHIVES LA TRIBUNE, ANDRÉ VUILLEMIN

SHERBROOKE — Dans les prochains mois, c'est surtout le David Goudreault auteur de chansons que l'on découvrira. On peut d'ailleurs déjà entendre sa voix sur *Pas grand-chose pour être heureux*, le premier extrait du nouveau disque de Florence K, à paraître le 14 février.

« J'ai deux autres textes sur son album, j'en aurai quelques-uns aussi sur le prochain de Luce Dufault — dont une chanson en association avec Richard Séguin, qui a composé la musique —, prévu pour le printemps, de même qu'une présence sur celui de Louis-Jean Cormier, qui sort en mars. C'est une chanson que nous avons faite ensemble. »

David Goudreault travaille également sur sa propre rondelle, « un album caché, sans étiquette, [qu'il] souhaite lancer sans tournée ni promo », précise-t-il. L'auteur espère faire paraître cet opus sonore en automne, car son projet pour 2021 est de se retirer pour se consacrer plus intensivement à l'écriture. La présente année verra donc la fin de la tournée de son spectacle *Au bout de ta langue.*

Quant à l'adaptation en film de son roman *La bête à sa mère,* elle est plus vivante que jamais, sauf qu'elle s'est transformée : « Ce ne sera pas un long métrage, mais plutôt une série télé. C'est le même réalisateur, Simon Sauvé, qui est sur le projet, et nous avons eu le feu vert pour passer à l'étape du développement. Et nous sommes déjà en pourparlers pour une adaptation de *Ta mort à moi.* » **STEVE BERGERON**

Coupée au montage de l'entrevue du 25 janvier 2020.

CHANSON DE CIRCONSTANCE

BONJOUR LA POLICE
Rock et Belles Oreilles
Pourquoi chanter? (1989)



Hum! Difficile de trouver une chanson pas trop virulente pour souligner les 150 ans de la Sûreté du Québec. C'est en effet le 1er février 1870 que fut sanctionné l'Acte de police du Québec, lequel donna le jour à la Police provinciale du Québec, l'ancêtre de la SQ. Malheureusement, la plupart des auteurs de chansons, surtout les rappeurs qui côtoient la criminalité ou la discrimination raciale, sont la plupart du temps inspirés par l'aspect sombre de ce métier, soit la brutalité et l'abus de pouvoir. Le classique de RBO *Bonjour la police* a l'avantage de ne pas se prendre au sérieux. Et même si, dans le texte, les agents de la paix réclament qu'on cesse de les interpeller de cette façon, bon nombre de véritables policiers disaient à l'époque qu'ils préféraient nettement se faire accueillir par un « bonjour la police » que par des mots beaucoup plus irrespectueux… **STEVE BERGERON**

DES SOURIS ET DES HOMMES

Ces injustices qui traversent le temps

RONALD MARTEL
ronald.martel@latribune.qc.ca

LAC-MÉGANTIC – *Des souris et des hommes*. Un titre, un roman et une pièce de théâtre difficiles à oublier, si on les a lus ou vus, signés par le mythique John Steinbeck, qui a ainsi fait figure de sociologue, de psychologue et d'anthropologue des années 1930-1940. Mais une pièce qui reste bien actuelle, pour dénoncer des injustices encore présentes dans notre temps, envers les personnes de couleur, les femmes et les personnes ayant une déficience intellectuelle.

Présentement en tournée québécoise, la nouvelle version créée par la compagnie Jean-Duceppe en 2018 est aussi l'occasion pour les bébés boumeurs de se remémorer la prestation de Jacques Godin qui, en 1971 à Radio-Canada, a campé Lennie, personnage central de cette pièce, un colosse de cinq ans d'âge mental, et qui, avec son ami George (joué par Hubert Loiselle), vont de ferme en ferme, en Californie, pour y travailler, en attendant de réaliser leur rêve de posséder leur propre ferme pour y élever des lapins. Oui, le rêve américain bien évoqué, mais qui tourne au drame.

« La présentation de 1971 à Radio-Canada était une grande soirée de théâtre d'une durée de trois heures. Nous, notre pièce dure une heure et demie. Nous l'avons adaptée en québécois. Ce n'est pas la même traduction, on est ailleurs. On en a fait une relecture. Ce sont pratiquement deux œuvres différentes », indique en entrevue téléphonique Guillaume Cyr, qui incarne Lennie dans cette nouvelle mouture.

« C'est un rôle spécial, un grand rôle de répertoire, que je voulais jouer depuis longtemps. C'est enivrant. Je voulais rendre justice au personnage, sans tomber dans la caricature ni dans une certaine clownerie. Je me suis beaucoup inspiré de mon garçon, car Lennie est comme un enfant dans un monde d'hommes, ce qui a représenté beaucoup de travail pour trouver le bon ton. C'est très demandant pour la composition physique, mais finalement, je crois que c'est vraiment bon! »

Steinbeck décriait l'injustice de ce qu'il voyait, face à la dureté de la Grande Dépression. « C'est le thème de la différence, toujours très actuel, même aujourd'hui. Il avait connu une femme qui a vécu la même histoire que celle de sa pièce et qui était maltraitée dans un hospice. À l'époque, c'était un appel à l'action sociale, mais aujourd'hui, nous voulons plutôt rejouer le classique et nous le rappeler. »

MAE QUI S'ENNUIE

Actrice originaire de Saint-François-Xavier-de-Brompton, Marie-Pier Labrecque a reçu la difficile commande d'interpréter le seul rôle féminin de la pièce. Elle joue la femme de Curley, à qui l'auteur n'a pas donné de prénom à l'origine, mais que le traducteur Jean-Philippe Lehoux a prénommée Mae.

La comédienne convient que son rôle n'est pas le plus facile, c'est par elle que le scandale (et le drame) arrive.

« Ce texte parle de l'être humain dans ce qu'il a de plus instinctif, de plus vrai. C'est une très belle pièce, toujours actuelle, universelle, inscrite dans l'histoire. Les spectateurs en sortent toujours troublés. »

— Marie-Pier Labrecque

« Steinbeck avait dépeint une épouse *agace*, très aguichante. Vincent-Guillaume Otis [le metteur en scène] n'est pas allé de ce côté-là. Mae, dans notre pièce, est une femme qui s'ennuie, qui veut jaser, rencontrer des gens. Mais dans ce monde d'hommes, le résultat est le même : ils ne comprennent pas qu'elle s'avance, même si elle n'est aucunement dans la séduction. Elle est au mauvais endroit au mauvais moment. »

« Ces hommes-là vivent le rêve américain déchu, poursuit-elle. Ils ont le désir de s'élever, sans y arriver, à cause de la pauvreté de l'époque. Cela devient le rêve inaccessible. Steinbeck n'a pas mis ce personnage féminin là pour rien. Oui, son rôle est féministe, je suis une féministe, je l'étais avant la pièce. Mae dérange, elle chamboule les hommes, les bouleverse. Ce texte parle de l'être humain dans ce qu'il a de plus instinctif, de plus vrai. C'est une très belle pièce, toujours actuelle, universelle, inscrite dans l'histoire. Les spectateurs en sortent toujours troublés. Notre traduction plus québécoise en fait une version unique », conclut Marie-Pier Labrecque.

Lennie (Guillaume Cyr), Mae (Marie-Pier Labrecque), George (Benoît McGinnis) et Candy (Luc Proulx) dans une scène de la pièce *Des souris et des hommes*.
— PHOTO COMPAGNIE JEAN-DUCEPPE

RAPPEL À L'ORDRE

LAC-MÉGANTIC — L'histoire a fait grand bruit en automne 2018, lorsqu'elle a été rapportée par un chroniqueur de *La Presse+*. Lors d'une représentation devant un public scolaire à Montréal, quelques adolescents ont carrément manqué de respect envers les acteurs, par leur indiscipline et leur inattention, se permettant des réactions déplacées envers le seul personnage féminin. Une fois le rideau tombé, Guillaume Cyr avait pris la parole, s'adressant aux jeunes inconvenants et les remettant à leur place.

L'affaire a laissé un goût amer à Marie-Pier Labrecque. « L'incident a été très violent, avec des cris, des rires, des sarcasmes. Certains jeunes ont manifesté une grande immaturité. C'est un petit groupe qui a pollué le reste de la salle. Le lendemain, je ne me sentais pas libre sur la scène, je me sentais même en danger, il y avait des résidus de la veille. Il a fallu que je me ressaisisse pour être capable de retourner et de réapprivoiser mon rôle… Depuis, ça va bien. C'est réglé, tout ça! » assure-t-elle.

« Ce fut une attaque envers le seul personnage féminin qui cause le drame. Cela a dégénéré », poursuit Guillaume Cyr. « Cette dérive n'est plus possible aujourd'hui. L'entrevue donnée à ce sujet, dans *La Presse+*, a fait le tour du Québec. Nous ne craignons pas que cela survienne à nouveau. Ce fut un élément isolé. »

RONALD MARTEL

Vous voulez y aller?

Des souris et des hommes

Mardi 4 février, 20 h
Salle Maurice-O'Bready
Entrée : 53 $ (étudiants : 43 $)

Mercredi 5 février, 19 h
Scène Desjardins de la polyvalente Montignac, Lac-Mégantic
Entrée : 39 $ (étudiants : 32 $)

ARTS.

NOS CŒURS REMPLIS D'URÉTHANE, DU THÉÂTRE DU DOUBLE SIGNE

SOI EN VITRINE



À travers une galerie de personnages colorés, *Nos cœurs remplis d'uréthane* remet en question nos mécanismes de protection. De g. à dr. : Jean-Philippe Perras, Clara Prévost, Anne Trudel, Fayolle Jean Jr et Joanie Guérin.
— PHOTO SPECTRE MÉDIA, FRÉDÉRIC CÔTÉ



KARINE TREMBLAY
karine.tremblay@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — André Gélineau a l'habitude d'instiller des traits d'humour à ses créations théâtrales, mais avec *Nos cœurs remplis d'uréthane*, le dramaturge et directeur artistique du Théâtre du Double signe va un pas plus loin.

« Pendant un temps, je n'assumais pas complètement le fait que c'était une comédie. Évidemment, c'est assez acide, on est loin du théâtre d'été, mais cette production me donne envie d'écrire davantage dans ce créneau-là. J'aime le relief que l'humour permet de créer. En faisant rire le public, on peut aller plus loin ensuite dans le propos », exprime celui qui a déjà signé une quinzaine de textes dramaturgiques.

Difficile de résumer très précisément ce que raconte sa nouvelle pièce. On comprend vite que c'est une mise en abîme, un ovni immersif dans lequel il frappe droit dans le myocarde en jouant avec les codes et en appuyant sur les travers humains.

En franchissant le seuil de la salle, les spectateurs seront catapultés dans le ventre d'une galerie d'art où se déroule le vernissage des œuvres du sculpteur Léon, joué par Jean-Philippe Perras. Joanie Guérin, Fayolle Jean Jr, Clara Prévost et Anne Trudel lui donneront la réplique.

Pour dévoiler ses plus récentes créations, le fantasque personnage imaginé par Gélineau a orchestré une soirée mondaine où les invités doivent se présenter vêtus... d'un costume médiéval. On peut s'attendre à une signature visuelle forte.

« C'est assez frontal parce que, en un coup d'œil, on voit ce que chaque personnage représente. Un chevalier, c'est un chevalier, une reine, c'est une reine, et un gobelin, c'est un gobelin. L'utilisation de pareils costumes permet d'établir une hiérarchie franche et de donner une signature visuelle très théâtrale à la production. »

L'idée de miser sur l'imaginaire moyenâgeux lui est venue d'une amie habituée aux grandeurs nature (ces fins de semaine de jeux de rôles où les participants se costument pour vivre d'épiques aventures), qui lui a raconté une série d'anecdotes survenues au cœur du renommé Duché de Bicoline.

« C'est là où elle a vécu ses expériences les plus particulières et audacieuses, voire les plus *trash*. C'est comme si le fait de devenir Naëva l'elfe magique, le temps d'un week-end, faisait en sorte que c'était plus facile pour elle d'embrasser le grand guerrier joué par Jonathan, par exemple. Pour moi, c'était un moteur intéressant de voir les permissions qu'on s'octroie lorsqu'on enfile un costume. Je me suis demandé quels territoires on se donne alors le droit de fouler. J'ai du plaisir à explorer l'idée de la territorialité. C'est quelque chose qui a toujours beaucoup alimenté mon désir d'écrire. Cette fois-ci, je l'aborde sous un autre angle. La façon dont on se protège, dont on mousse son estime personnelle et la manière avec laquelle on essaie de faire bonne figure en enfilant un masque, tout ça me fascine. On a plein de réflexes de protection qui ne sont pas très sains pour soi ni pour les autres. »



PHOTO SPECTRE MÉDIA, FRÉDÉRIC CÔTÉ

« J'aime le relief que l'humour permet de créer. En faisant rire le public, on peut aller plus loin ensuite dans le propos. »

— André Gélineau

L'INSPIRATION KIJIJI

L'idée d'écrire sur ce sujet est venue à la suite d'un épisode pas très glorieux qu'a vécu le dramaturge alors qu'il accompagnait un ami chez un inconnu pour récupérer un bien acheté via Kijiji.

« La rencontre a été particulière. Il y avait de la pornographie qui défilait sur sa télé ouverte dans une pièce qui avait l'air d'être sa chambre, son salon et une salle de débarras tout à la fois. Il n'en faisait pas de cas, comme si c'était tout à fait normal. C'est quelqu'un qui était un peu perdu et manifestement très seul. Il cherchait à nous retenir plus longtemps sur place. »

En quittant finalement les lieux et l'étrange propriétaire, les deux amis ont pouffé de rire.

« On s'est mis à se moquer, à faire des blagues. Après coup, je me suis beaucoup questionné sur notre comportement, parce que c'était quelqu'un qui n'allait visiblement pas bien et notre réflexe, un peu bête, a été de rire de lui. Je me suis demandé pourquoi. Ce n'est pas la meilleure façon de réagir, mais c'est en même temps assez répandu, peut-être parce que c'est un mécanisme de protection universel. Par insécurité ou par désir de ne pas trop s'impliquer dans une situation inconfortable, on use d'humour, de sarcasme, parfois de méchanceté. Je me suis inspiré de situations que j'ai observées autour de moi pour construire une histoire. »

L'artiste Léon prête flanc à toute une réflexion sur les masques sociaux. Ceci parce que le sculpteur en vitrine a un certain pouvoir. Face à son auditoire, il peut se présenter sous un certain jour, montrer ses œuvres sous un angle choisi.

« Il évoque les personnes de son entourage qui l'ont inspiré dans sa création artistique en dépeignant les gens et les événements à sa façon et en se positionnant comme il l'entend. »

MORCEAUX CHOISIS

Le parallèle avec les réseaux sociaux, où on met des morceaux choisis de sa vie en vitrine, est assez évident. Et le pouvoir que s'octroie le sculpteur dans la pièce rappelle aussi celui du dramaturge, qui a toute liberté de partir du réel, de le travestir et de façonner ses créations comme ça lui chante.

« Je pense qu'il y a quelques liens entre ce personnage et moi. C'est très déformé, évidemment, je ne suis pas du tout comme Léon, mais je sais le pouvoir que j'ai de raconter, de narrer ce qui s'est passé selon ma vision à moi. Après ça, oui, son insécurité peut ressembler à la mienne et sa volonté de parfois tourner les éléments en dérision ou d'user de sarcasme



au mauvais moment aussi. Il est hypocondriaque, comme je le suis également », dit l'homme de théâtre en riant.

« Tout ça se fait de façon inconsciente, on ne mesure jamais complètement la part de soi qu'on dépose dans une création », poursuit celui qui a commencé à plancher sur la pièce il y a trois ans, lors d'un labo d'improvisation auquel prenaient part une poignée de comédiens.

« On travaillait autour de différents thèmes, l'exercice a vraiment nourri la rédaction. »

Un an plus tard, le texte était sélectionné par Dramaturgies en dialogue, au Théâtre d'aujourd'hui.

« C'est là que j'ai rencontré Jean-Simon Traversy, codirecteur artistique chez Duceppe, avec qui j'avais envie de travailler. C'est lui qui signe la mise en scène de la pièce. Le résultat est hyper effervescent. On ne propose pas un objet théâtral lent et contemplatif : c'est au contraire très pétillant. Et les acteurs sont vraiment solides. Il y a une très grande complicité entre eux. Ils ont un plaisir palpable à plonger dans l'univers de la pièce et je crois que ce plaisir est communicatif. On joue beaucoup avec l'engagement du public et j'aime le fait que les gens dans la salle ne sachent pas tout à fait à quel moment on bascule dans le théâtre. Ça nous ramène à ce qu'est vraiment cet art vivant, c'est-à-dire une rencontre, d'abord et avant tout. »



Directeur artistique du Théâtre du Double signe, André Gélineau signe *Nos cœurs remplis d'uréthane*, la plus récente création de la compagnie sherbrookoise. — PHOTO SPECTRE MÉDIA, JESSICA GARNEAU

Vous voulez y aller?

Nos cœurs remplis d'uréthane

Du mercredi au samedi, 20 h

Du 5 au 22 février

Théâtre
Léonard-Saint-Laurent

Entrée : 23 $

JEAN-PHILIPPE PERRAS

Entre vertiges et mise en scène

SHERBROOKE — Jean-Philippe Perras participe pour la première fois à une production du Double signe en prêtant ses traits au Léon de la pièce.

Le comédien natif de Granby, qu'on peut voir dans *L'heure bleue* à TVA, parle du projet théâtral comme d'un heureux délire : « Après avoir lu 20 pages, je savais que ce serait formidable. On s'amuse avec les codes, on joue avec ce qui est prévu et avec ce qui ne l'est pas. C'est très interactif, on est en constante relation avec le public. Il faut donc être ouvert à tout ce qui peut se passer. J'ai eu la chance, dans le passé, de faire quelques *shows* professionnels où il fallait s'adresser directement à l'auditoire. J'aime beaucoup cet exercice, mais je suis conscient que c'est un très grand défi. Lorsqu'il y a un quatrième mur, on entend le spectateur, mais l'histoire se déroule sans lui. Là, c'est différent, on est toujours en lien avec l'auditoire. Oui, c'est un peu plus vertigineux, mais c'est tellement *l'fun*! »

> **« Après avoir lu 20 pages, je savais que ce serait formidable. On s'amuse avec les codes, on joue avec ce qui est prévu et avec ce qui ne l'est pas. C'est très interactif, on est en constante relation avec le public. Il faut donc être ouvert à tout ce qui peut se passer. »**
>
> — Jean-Philippe Perras

Dans l'éventail de personnages colorés qui sont mis en scène, le sien affiche un côté très TDAH, révèle-t-il.

« Il représente bien cette mouvance où on est très stimulé par les réseaux sociaux, les nouvelles en continu, l'omniprésence des téléphones intelligents. Ce besoin d'exister devant les autres et d'avoir une opinion instantanée, encore plus lorsqu'on se sait observé, ça teinte vraiment notre époque. On est tous dans une certaine mise en scène. Dans la pièce, avec beaucoup d'humour, on rit du monde dans lequel on vit, on rit de nous et aussi un peu de vous, parce qu'on est au fond, on est tous assez semblables », expose le comédien.

Le créateur qu'il incarne se fait d'ailleurs prendre à son propre jeu.

« Léon se moque des gens qui font des grandeurs nature, il joue à être cet intellectuel qui se considère au-dessus de la masse, mais il réalise finalement qu'il est lui aussi coincé dans une représentation de lui-même. » KARINE TREMBLAY



Jean-Philippe Perras incarne Léon, le personnage principal de la pièce. — PHOTO SPECTRE MÉDIA, FRÉDÉRIC CÔTÉ

LOUISE DUPRÉ

LE ROMAN DE LA RÉSISTANCE

NATHALIE COLLARD
La Presse

MONTRÉAL — Comment se remet-on d'une tragédie? Louise Dupré nous fait entrer dans la vie d'une famille bouleversée par un geste d'une rare violence. Après avoir exploré la rupture, l'engagement amoureux et les relations mère-fille, la romancière d'origine sherbrookoise poursuit sa réflexion sur la façon dont on traverse les épreuves, un pas à la fois.

Louise Dupré nous accueille dans son appartement de la Petite-Patrie, à Montréal, pour parler de son plus récent roman, *Théo à jamais*, un incontournable de la rentrée littéraire hivernale, un texte qui nous a touchée au cœur. Avec doigté et brio, Dupré y explore les répercussions d'une tuerie sur une famille « ordinaire ». Comment chaque membre de ce noyau tissé serré réagira-t-il devant l'épreuve? Quelles seront les conséquences de l'onde de choc provoquée par un geste terrifiant?



Dans son dernier roman *Théo à jamais*, qui arrive en librairie le 5 février, la romancière d'origine sherbrookoise Louise Dupré explore avec doigté et brio les répercussions d'une tuerie sur une famille « ordinaire ». — PHOTO LA PRESSE, IVANOH DEMERS

« C'est un sujet que j'avais commencé à traiter en 2010 dans *Plus haut que les flammes* », explique l'écrivaine qui compte à son actif, en plus de ses quatre romans, une douzaine de recueils de poésie. « J'y parlais d'une femme qui est allée à Auschwitz. Un jour, elle voit dans une vitrine des vêtements d'un enfant qui a été exterminé. Tout le livre porte sur cette question : dans quel monde vivons-nous et qui est l'être humain? »

« En terminant ce livre, je me suis posé la question : qu'est-ce que j'aurais fait, moi, si j'avais vécu en Allemagne durant la Deuxième Guerre mondiale? J'ai poursuivi sur cette ligne dans mon recueil suivant, *La main hantée*, dans lequel je me questionnais sur la part du Mal chez l'individu. Cette capacité chez l'être humain à faire le bien et le mal est un sujet qui continue à me fasciner. »

ACCEPTER CE QU'ON NE COMPREND PAS

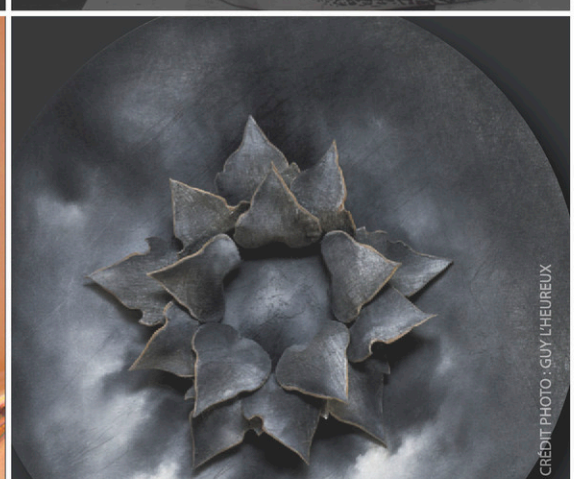
La narratrice du roman est la belle-mère du jeune Théo. Elle est arrivée dans la vie du garçon et de sa sœur, Elsa, peu après la mort accidentelle de leur mère. Monteuse au cinéma, elle travaille

CENTRE CULTUREL YVONNE L. BOMBARDIER
Exposition en arts visuels

LE CYCLE DE LA VIE
26 janvier au 12 avril 2020
ENTRÉE GRATUITE


FRANCESCA PENSERINI


GÜNES-HÉLÈNE ISITAN


CRÉDIT PHOTO : GUY L'HEUREUX
LORRAINE DAGENAIS

CENTRE CULTUREL ET BIBLIOTHÈQUE YVONNE L. BOMBARDIER
1002 AV. J.-A.-BOMBARDIER
VALCOURT
CENTRECULTURELBOMBARDIER.COM

0030307



à un film sur les tueries de masse lorsque la tragédie se produit. La réalité la rattrape. Tout le récit est traversé de ces questions lancinantes : comment savoir si on a été de bons parents, si on a volontairement fermé les yeux sur des signaux qu'on ne voulait pas voir?

« Le fait qu'elle soit la belle-mère plutôt que la mère biologique permet une certaine distance, note Louise Dupré d'une voix douce mais assurée. Sinon, elle aurait pu craquer. La distance lui permet d'entamer un récit des évènements. »

La première partie du roman se déroule à Miami. La narratrice s'y rend d'urgence retrouver son mari et son fils. Louise Dupré réussit à traduire, en toile de fond du drame familial qui se joue, une société où la violence et l'agressivité se cristallisent. « C'est ce qu'on voit actuellement à la télévision américaine tous les soirs, observe-t-elle. Les armes à feu circulent comme des crayons. Il règne un climat de haine qui favorise les dérives. Là-bas, il y a trois tueries par semaine, si ce n'est pas plus. Les jeunes ont toujours le même air fermé, imperturbable. En entrevue, les parents disent n'avoir rien vu venir. »

Pour écrire son roman, Louise Dupré s'est documentée. Elle a lu les témoignages de la mère d'un tueur de Columbine ainsi que des ouvrages sur les jeunes terroristes kamikazes de Daech. « Au lendemain d'une tuerie, note-t-elle, les parents du tueur [car il s'agit le plus souvent de garçons] sont détruits par la honte et la culpabilité. »

Un couple peut-il se remettre d'une telle épreuve? Celui qu'a imaginé Louise Dupré n'en est pas à son premier drame. « Si c'était leur première histoire d'amour, ils ne s'en sortiraient probablement pas, précise-t-elle. Mais ils ont du vécu, ils ont absorbé des coups. Et ils n'ont pas été élevés dans les roses ni l'un ni l'autre : lui vient d'une famille immigrante allemande qui a vécu de grandes souffrances dans les camps; elle a vécu la folie et l'internement de son oncle. Ce n'est pas leur premier choc et je pense que c'est dans ce respect pour ce qu'ils ont été, et dans une certaine connaissance de ce qu'ils sont, qu'ils sont capables de survivre. »

AFFRONTER LA DOULEUR

Dans *La memoria*, son premier roman, Louise Dupré décrivait avec finesse les répercussions de la disparition d'une adolescente sur ses parents, ses frères et ses sœurs. Dans *Théo à jamais*, on retrouve ce même intérêt pour comprendre comment les gens « s'en sortent ».

« Ils ne sont pas intacts, précise l'écrivaine, mais quand il y a d'autres enfants, il faut continuer. »

Théo à jamais est donc un roman sur la fragilité psychologique et sur la résistance des individus, selon son autrice. « Je ne voulais pas employer le mot *résilience,* qui est un mot de la psychologie, affirme-t-elle. Je fais référence à quelque chose de plus dynamique, de plus engagé. Dans mon précédent roman, *L'album multicolore*, la mère dit : "Il ne faut pas se laisser aller…" Ma mère disait cela, ma grand-mère aussi. Pour les gens du XIXe et du XXe siècle, "ne pas se laisser aller", c'était un leitmotiv, presque un précepte. Cela faisait partie de leur morale et de leur éthique personnelle. Aujourd'hui, on se tourne vers la psychanalyse, la compréhension de l'être humain. »

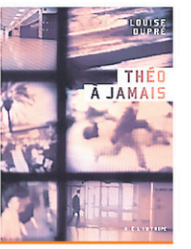
« C'est très bien de retourner aux sources de notre inconscient et de nos blessures, mais il ne faut pas oublier l'autre pôle, les raisons de continuer à vivre. »

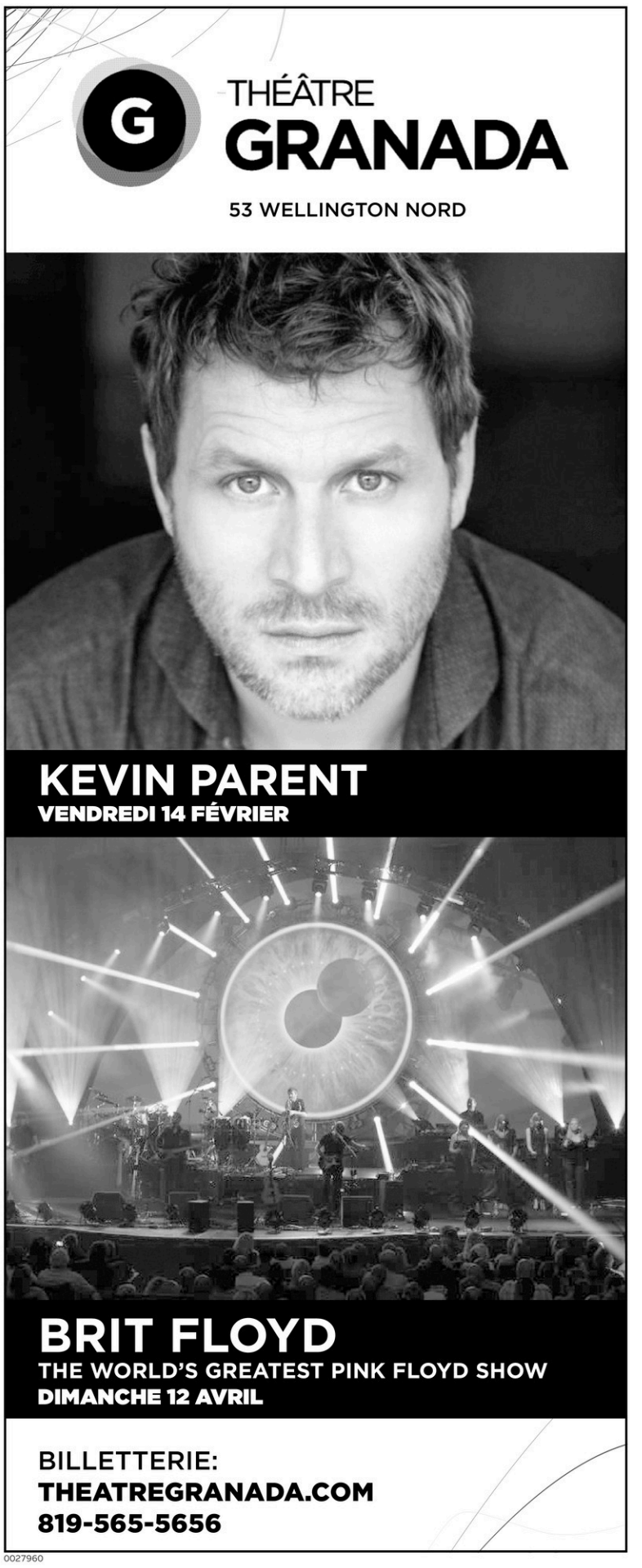
Parmi ces raisons, il y a tous les petits détails du quotidien qui ponctuent l'univers de Louise Dupré : se préparer une tasse de café, lire les journaux, observer le souffle du vent qui fait danser les rideaux ou un rayon de soleil qui traverse les feuilles d'un arbre… « Les objets et les gestes sont des sensations qui ramènent les personnages dans la "vraie vie", dit-elle. Je suis une personne concrète, sensuelle au sens où les sens occupent beaucoup de place dans ma vie. L'écriture me vient comme ça, par le regard, l'odorat, le goût, les sons… C'est ce qui me rattache à la vie. Dans mon cas, l'écriture passe par le corps. C'est important pour moi d'être reliée aux sensations, aux émotions. C'est le quotidien qui nous sauve. À la fin, c'est le concret de la vie qui nous retient lorsqu'on traverse une épreuve. »

Cet ancrage dans le quotidien qu'on célèbre, c'est également une arme contre le cynisme, affirme Louise Dupré. « Lutter contre le cynisme, c'est un objectif personnel, avoue-t-elle. Ça ramène encore une fois à l'idée qu'il ne faut pas "se laisser aller", et que nous sommes capables d'être des agents de changement dans un monde comme le nôtre. Choisir le cynisme, c'est une façon de ne pas bouger. Mes personnages, eux, ne rendent jamais les armes. Ils cherchent toujours des voies de survie et de vie. »

LOUISE DUPRÉ
Théo à jamais

ROMAN
Héliotrope
240 pages
Sortie le 5 février





0027960

Carmen partout au Québec

L'opéra, qui compte dans sa distribution la soprano France Bellemare, sera diffusé dans 26 salles

DANIEL CÔTÉ
Le Quotidien

SAGUENAY — Le 23 février, il sera possible de voir une représentation de l'opéra *Carmen* dans toutes les régions du Québec. On pourrait croire qu'il s'agit d'un projet de diffusion piloté par le Metropolitan Opera, mais il n'en est rien. La version proposée aux mélomanes a été filmée en mai dernier par les cinéastes Pierre et François Lamoureux. C'est celle de l'Opéra de Montréal, dont la distribution comprenait la soprano France Bellemare.



La Jeannoise France Bellemare a interprété pour la première fois de sa carrière le rôle de Micaëla dans l'opéra *Carmen*, au printemps dernier. L'un de ses airs prenait la forme d'un duo livré en compagnie du ténor Antoine Bélanger, qui campait le personnage de Don José. Cette production de l'Opéra de Montréal a fait l'objet d'une captation qui sera diffusée dans 26 salles du Québec, le 23 février. — PHOTO FOURNIE

Elle assumait le rôle de Micaëla, tandis que la mezzo-soprano Krista de Silva prêtait sa voix à Carmen, aux côtés du ténor Antoine Bélanger, l'alter ego du brigadier Don José. Dirigés par le metteur en scène Charles Binamé, les interprètes, qui provenaient tous du Canada, ont vu leur travail immortalisé pendant l'une des représentations données à la Place des Arts, en mai 2019.

« En ce qui me concerne, je n'ai rien fait de différent ce jour-là. Je me suis juste demandé s'ils feraient des gros plans, vu que le maquillage avait été adouci. La mise en scène était la même », rapporte France Bellemare.

Pour elle, il s'agissait d'une prise de rôle et, même si la notoriété de son personnage ne se compare pas à celle de Carmen, ce rendez-vous avec l'œuvre de Bizet constituait une étape importante.

« Je voulais faire Micaëla depuis longtemps, parce qu'il existe une aura autour d'elle, énonce la Jeannoise. C'est le premier rôle de soprano dans cet opéra et, même si elle passe moins de temps sur la scène comparativement à Carmen, c'est ce que j'appelle un faux rôle de soutien. Il a été porté par des chanteuses aussi célèbres que Kiri Te Kanawa et Mirella Freni. »

Micaëla, c'est la jeune femme qui a grandi avec le beau brigadier, celle qui devrait l'épouser. Dès le premier acte, ils interprètent un air en duo qui comporte une part de risque. « Il est très long et très soutenu. Le ténor doit aller dans les aigus et pour moi aussi, ça n'arrête pas. Je devais utiliser mon endurance de la bonne façon, ne pas tout donner au début », décrit France Bellemare.

L'autre morceau de bravoure associé à son personnage survient dans le troisième acte. C'est le fameux air de Micaëla: « Je dis que rien ne m'épouvante. »

Cette fois, ce n'est pas uniquement la partition qui sollicitait le talent de la jeune femme. Le temps aussi faisait partie de l'équation. « J'étais une heure vingt minutes sans chanter à mon retour sur la scène, alors que cette pièce est extrêmement vocale. Après une aussi longue pause, c'était exigeant », relate la soprano.

Traçant le bilan de cette production, elle parle d'une expérience agréable au sein d'un beau groupe de chanteurs. Plusieurs membres de la distribution ayant été associés, comme elle, à l'Atelier lyrique de l'Opéra de Montréal, ce projet avait quelque chose de rassurant.

« L'Atelier, c'est ma deuxième famille », note la soprano qui, malheureusement, ne pourra voir la captation réalisée dans le cadre d'un partenariat entre l'Opéra de Montréal et le ministère de la Culture et des Communications du Québec. Du moins, pas en public. À son grand regret, son agenda ne lui permettra pas de vivre cette expérience. « Ça m'aurait plu parce que je n'ai pas vu cette production de *Carmen*, puisque je passais beaucoup de temps dans les coulisses. Je vais toutefois demander une copie du film », assure la soprano.

Rappelons que ce projet découle d'une démarche ayant pour objectif de faire circuler des œuvres qui, autrement, ne rejoindraient qu'une fraction de la population. C'est dans cet esprit que 26 salles de Québec seront mises à contribution. À Sherbrooke, le rendez-vous est prévu à la salle Maurice-O'Bready.

Vous voulez y aller?

Carmen
Dimanche 23 février, 18 h 30
Salle Maurice-O'Bready
Entrée : 8 $

Entre Bizet et Pink Floyd

SAGUENAY — Après avoir participé à la création de l'opéra *Another Brick in The Wall* à Montréal, France Bellemare a repris le rôle de la mère de Pink, le personnage central de l'œuvre, lors des représentations données à Cincinnati et Toronto. Sa prochaine destination sera Vancouver, où cette production sera à l'affiche du 23 avril au 2 mai. C'est peut-être là que la soprano mettra le point final à une expérience qui fut gratifiante à bien des égards.

« Le spectacle sera présenté une nouvelle fois en 2021, à Detroit. Comme je ne serai pas disponible, il se pourrait que mon personnage soit campé par une Américaine et, si tel est le cas, il ne serait pas étonnant qu'on ait recours à ses services dans d'autres villes des États-Unis », affirme l'interprète originaire de Saint-Félicien.

Elle qui a vu plusieurs solistes migrer depuis le début de cette aventure, il y a trois ans, prend la chose avec philosophie. « C'est normal dans le cadre de notre métier. Celui qui incarnait mon mari, par exemple, ne chantera pas à Vancouver. Au même moment, il fera Don José dans *Carmen*, à Victoria. Le genre de rôle qu'on ne refuse pas », décrit France Bellemare.

Si, pour elle, c'est réellement la dernière fois, *Another Brick In The Wall* occupera une place à part dans son parcours artistique.

« Ça a été important dans mon cheminement, entre autres, parce qu'il s'agissait d'une création. Travailler dans ce contexte, ce n'est pas évident. Au début, lors des répétitions, c'était difficile, très énervant, parce que c'était toujours en mouvement », raconte la soprano, qui partageait la scène avec Étienne Dupuis, celui qui prêtait sa voix à Pink.

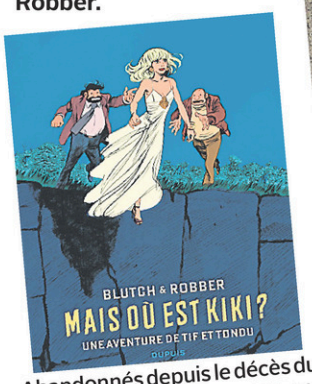
Parmi les choses qui lui ont plu, elle mentionne la présence de spectateurs qu'on n'a pas l'habitude de voir à l'opéra. Ils l'ont fait sourire, ces gens qui arboraient fièrement un chandail aux couleurs de Pink Floyd. Ils l'ont aussi rassurée, à une époque où tant de nuages planent sur le monde de la musique.

« Il y a des soirs où le public était *weird*, inhabituel. Des *fans* finis du groupe. Je trouvais ça le *fun* d'amener un nouveau public de cette manière, avec une création », observe-t-elle. **DANIEL CÔTÉ, LE QUOTIDIEN**

Nouvelle vie pour Tif et Tondu

ALAIN JEAN-ROBERT
Agence France-Presse

ANGOULÊME — Personnages de BD nés en 1938 et un peu tombés en désuétude, Tif et Tondu, classique de la BD franco-belge, s'offrent une nouvelle jeunesse sous le pinceau magique de Blutch et la plume de son frère Robber.



Abandonnés depuis le décès du dessinateur Will en 2000, Tif et Tondu renaissent le temps d'un album, *Mais où est Kiki?* — ILLUSTRATION DUPUIS

« Je n'ai jamais trouvé Tif et Tondu ringards et démodés », soutient Blutch, dessinateur sachant pratiquement tout faire, lauréat du Grand Prix d'Angoulême en 2009.

Onze ans après cette consécration, Blutch est de retour à Angoulême où s'est ouvert jeudi la 47e édition du festival de la BD pour présenter *Mais où est Kiki?* (Dupuis), nouvelle aventure des deux héros créés par Fernand Dineur en 1938 et dont le dernier album, porté par le dessinateur Will (disparu en 2000), est paru en 1997.

« C'est pour ça que c'était tentant de reprendre Tif et Tondu, s'amuse Blutch. Tif et Tondu étaient oubliés, au placard, abandonnés », s'indigne en souriant le dessinateur.

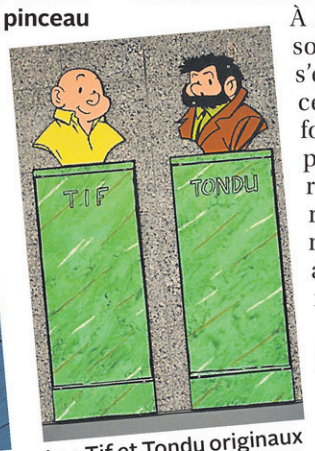
Tif le chauve et Tondu le barbu, revus par Blutch et Robber, sont devenus des écrivains, « des justi-romanciers », précise Robber, fier de la trouvaille de ce mot-valise.

D'ailleurs, un roman écrit par Tif et Tondu existe bel et bien. Tiré à peu d'exemplaires par Dupuis, *L'antiquaire sauvage* peut se lire comme un antépisode de la BD. Effet miroir, l'album commence au cours d'une séance de signature du vrai-faux roman dans une librairie.

Autant lecteurs qu'auteurs, Blutch et son frère (l'un est chauve et l'autre est barbu!) n'ont pas voulu faire un pastiche. Leur album peut se lire comme un hommage sincère aux créateurs de la série et notamment à Will, Maurice Rosy et Maurice Tillieux. « J'ai tenté de maintenir l'émerveillement du lecteur que j'étais », explique Blutch.

L'action se déroule à la fin des années 1980. On croise des malfrats coriaces, des policiers largués, une cape d'invisibilité et bien sûr la comtesse Amélie, dite Kiki, enlevée et retenue prisonnière.

L'idée de revisiter Tif et Tondu « remonte à loin » se souvient Blutch. À la demande de son frère, Robber s'est lancé dans ce « pari un peu fou » d'écrire son premier scénario de BD. Blutch reconnait avoir mis « trois, quatre ans » pour dessiner cette histoire.



Les Tif et Tondu originaux — ILLUSTRATION WIKIPEDIA

Il n'est toutefois pas question de reprendre la série. L'album restera unique. Un autre roman signé Tif et Tondu n'est en revanche pas exclu. « J'écrirais avec plaisir un deuxième roman », confirme Robber.

COIN TÉLÉ



Une nouvelle série de *Grands reportages personnalités* prend son envol le jeudi 6 février à 20 h sur les ondes d'Ici RDI, en débutant par un portrait de Marc Hervieux. Réalisé par Luc Cyr, le documentaire *Marc Hervieux : ténor sans frontières* relate la carrière musicale du chanteur et animateur, depuis sa piqûre pour l'opéra dès son enfance jusqu'aux plus grandes scènes du Canada et même du monde. Le 13 février, ce sera au tour du comédien Raymond Bouchard d'être à l'honneur, alors qu'au programme des semaines suivantes figurent Chrystine Brouillet (20 février), Boucar Diouf (27 février), Serge Postigo (5 mars), Dany Turcotte (12 mars), René Richard Cyr (19 mars) et Florent Vollant (26 mars). **STEVE BERGERON** — PHOTO FOURNIE



0027789



0031207

pour vos yeux et vos oreilles

Exceptionnel ★★★★★
Excellent ★★★★
Bon ★★★
Passable ★★
À éviter ★

NEUVE MUSIQUE



Dany Placart — PHOTO JULES BOISLARD-GAUTHIER

***J'connais rien à l'astronomie*, Dany Placard**

Horizon, Mon Doux Saigneur

Êtes-vous doux?, Les vieux criss

Grouillades (microalbum), Clay and Friends

Comment ça file à Valleyfile, Massicotte

Bill Brochet, Lady Sarah

Fruit-Dieu, Fuudge

2020, La rue Kétanou

Aftermath (microalbum), Victor Solf

Live from Moscow (réédition), Elton John

Treat Myself, Meghan Trainor

High Road, Kesha

Walls, Louis Tomlinson

Stray Fantasies, Mint Julep

Timeless (microalbum), Super Junior

Paradise, Paradise

Blood of the Night, Yatra

The Unraveling, Drive-By Truckers

Say Nothing, Theory of a Deadman

Immortal, Lorna Shore

Shake the Snow Globe, Russ

The Album pt 1, Chase Rice

Woman, Syleena Johnson

The Witcher (b.o.s.t.), Sonya Belousova et Giona Ostinelli

Musiques nostalgiques, Multi-interprètes

Mozart : concertos pour piano nos 22 et 24, Charles-Richard Hamelin et Les Violons du Roy

Liste sujette à changements; certaines sorties ne sont que numériques.



★★★
FOLK ALTERNATIF
Horizon
MON DOUX SAIGNEUR

En annonçant la sortie du deuxième album de Mon doux saigneur, la maison de disques Grosse Boîte a mis la table : des textes ont « été improvisés jusqu'à l'enregistrement, et seront probablement pétris à nouveau pendant les concerts ». « Dans certains cas, je sais pas encore de quoi ça parle… des fois mon histoire devient meilleure en vieillissant », a-t-on pu lire à propos du nouvel opus du groupe présidé par Emerik St-Cyr-Labbé. Vrai qu'il se dégage une certaine nonchalance de ces nouvelles chansons, ce qui n'est pas nécessairement un défaut. Une indéniable chaleur et une belle cohérence habitent cette sympathique collection mitonnée avec une brochette de collaborateurs. On ne réinvente pas nécessairement les racines folk, mais le tout coule de belle manière. **GENEVIÈVE BOUCHARD, LE SOLEIL**



★★★½
ÉLECTROPOP
Qu'en restera-t-il?
TIM DUP

Un peu plus de deux ans après *Mélancolie heureuse*, un premier album complet qui l'a consacré comme une nouvelle sensation de la chanson française, Tim Dup (Timothée Duperray de son vrai nom) a repris l'avant-scène en début d'année avec *Qu'en restera-t-il?*, une deuxième offrande qui se décline entre douceur et audace. Dans un univers chansonnier qui se rapproche parfois du slam, l'auteur-compositeur-interprète brosse d'une plume dégourdie 13 tableaux musicaux évocateurs, parfois un brin frondeurs, où il détaille des réflexions lucides sur l'état du monde (*Songes*), évoque des histoires de cœur pas toujours simples (*Une autre histoire d'amour*) ou rend hommage à la place de la République (*Place espoir*). Le tout se pare d'arrangements où les sonorités électropops côtoient un piano épuré (*Vendredi soir*), des envolées de cordes (pièce-titre) ou une envoûtante ligne de trompette (*Refuge*). **GENEVIÈVE BOUCHARD, LE SOLEIL**



★★★★
ACTUALITÉS
Courrier international : Best of 2019
COLLECTIF

Le Courrier international est une lecture obligée pour quiconque s'intéresse à notre monde. Avec son spécial *Best of 2019* (un autre titre à la française qu'on ne s'explique pas…), le magazine reprend le meilleur de la presse étrangère des douze derniers mois. Les terroristes de Guantanamo de plus en plus âgés; la crainte du vaccin contre l'Ebola en République du Congo; un portrait du dirigeant arabe le plus puissant, Mohammed ben Zayed; la mafia italienne qui délaisse la cocaïne pour le secteur alimentaire… Autant de reportages inusités et captivants qui sortent des sentiers battus. Avec, en prime, un jeu-questionnaire hyper-instructif sur l'actualité internationale. **NORMAND PROVENCHER, LE SOLEIL**



★★★½
BD
Traverser l'autoroute
SOPHIE BIENVENUE ET JULIE ROCHELEAU

Les tentatives d'un romancier pour écrire un scénario de BD ne s'avèrent pas toujours heureuses — il faut, entre autres, maîtriser la concision et l'art du dialogue. Sophie Bienvenu (*Et au pire, on se mariera*) y arrive avec beaucoup de bonheur dans *Traverser l'autoroute*. D'autant qu'elle exploite, avec beaucoup d'acuité et de véracité, le thème de la crise existentielle du banlieusard surconsommateur qui étouffe dans sa routine, plus que ne l'avait fait récemment Rabagliati avec *Paul à la maison*. Sens de la répartie et fines descriptions psychologiques sont au service d'une histoire toute simple, celle d'André, qui doit aller chercher un gâteau et conduire son ado de 16 ans qu'il trouve con (c'est mutuel). Il reconnaît, dans le regard de son fils, le mépris qu'il affichait pour son père dans sa jeunesse… Une rencontre inattendue va les bouleverser. Avec les superbes illustrations de Julie Rocheleau et une belle créativité, le duo livre une œuvre qui se dévore en deux temps, trois mouvements. **ÉRIC MOREAULT, LE SOLEIL**

Palmarès des ventes

› FRANCOPHONE

1 *Inscape*, Alexandra Stréliski
2 *Les antipodes*, Les Cowboys fringants
3 *Harmonium XLV*, Harmonium
4 *Je viens d'ici*, Kain
5 *Au pays de Nana Mouskouri*, Laurence Jalbert
6 *Pianoscope*, Alexandra Stréliski
7 *Perfecto*, Bleu Jeans Bleu
8 *Dans ma main*, Jean-Michel Blais
9 *Elle et moi*, Marie-Mai
10 *J'ai toujours su*, Geneviève Jodoin

› NON FRANCOPHONE

1 ***Music to Be Murdered By*, Eminem**
2 *Circles*, Mac Miller
3 *Manic*, Halsey
4 *Soul City*, Garou
5 *Wave*, Patrick Watson
6 *2020 Grammy Nominees*, Multi-interprètes
7 *Courage*, Céline Dion
8 *Rare*, Selena Gomez
9 *Fine Line*, Harry Styles
10 *Thanks for the Dance*, Leonard Cohen



Eminem — PHOTO FOURNIE

BLANCHE BAILLARGEON

Découvrir le bonheur d'être devant

JEAN-FRANÇOIS GAGNON
jean-francois.gagnon@latribune.qc.ca

MAGOG — Intérieurement, Blanche Baillargeon se sentait prête à endisquer lorsqu'elle a enregistré son premier album, intitulé *Paysage du jour tranquille*, et déployé ses ailes pour amorcer une carrière solo. Elle ressentait un appel, mais elle ne savait pas encore ce qui l'attendait exactement. Or, cinq ans plus tard, elle ne regrette nullement son choix et prépare d'ailleurs un second album.

« Je ne prévoyais pas aimer autant prendre le devant de la scène, moi qui suis contrebassiste et qui étais donc plutôt dans un rôle d'arrière-plan à l'origine. C'est pour moi un réel plaisir de présenter mon travail et d'ouvrir au public une part très intime de moi-même », confie Blanche Baillargeon.

L'artiste reconnaît toutefois que faire carrière solo demande qu'on s'investisse encore davantage. « C'est très exigeant sur le plan personnel, car on ne peut pas être là à moitié. Mais la satisfaction en est d'autant plus grande », affirme cette diplômée en interprétation jazz de l'Université de Montréal.

Lorsqu'elle a effectué ses premiers pas comme artiste solo, Blanche Baillargeon était enceinte. Elle avait le sentiment qu'il s'agissait d'un bon moment pour se « créer une bulle en dehors du monde » et plancher sur un projet plus personnel. Cependant, elle a plus tard réalisé qu'un congé de maternité ne rimait pas nécessairement avec temps libre.

N'empêche, *Paysage du jour tranquille* a été teinté par l'état d'esprit dans lequel se trouvait l'artiste au moment de la composition. « J'étais nouvellement mère. Je voulais écrire des musiques calmes, douces et en adéquation avec cette impression que j'avais d'être en dehors du monde. Mes berceuses n'ont jamais réussi à endormir mon bébé! Par contre, elles sont une photographie assez fidèle du moment unique que je vivais. »

UN PEU BRÉSILIENNE

Sur *Paysage du jour tranquille*, on retrouve plusieurs pièces instrumentales, mais également des chansons en portugais, langue que Blanche Baillargeon a apprise avec le père de son enfant, Brésilien d'origine.

« J'écoutais de la musique brésilienne à un très jeune âge. Elle a toujours fait partie des musiques les plus chères à mon cœur. La rencontre avec le père de mon fils m'a permis de découvrir la culture brésilienne dans son ensemble. Je suis probablement devenue un peu Brésilienne à son contact, et composer et chanter en portugais, à ce moment-là, me semblait naturel. C'est une langue si chantante », explique-t-elle.

Si l'artiste avait choisi le portugais à l'époque du lancement de sa carrière solo, elle a décidé de revenir au français pour son second album, qui normalement sera lancé dans un an.

« Je suis en pleine période de création en ce moment. J'espère pouvoir enregistrer l'automne prochain. J'ai évidemment beaucoup évolué dans les cinq dernières années, et je crois que mon deuxième disque sera très différent du premier. Entre autres, il y aura plus de chansons et des pièces instrumentales plus allantes. J'avais envie de composer un peu plus pour la scène », révèle-t-elle.

AVANT LA CARRIÈRE SOLO

Avant de se lancer en solo, Blanche Baillargeon a accompagné des artistes « dans tous les styles imaginables », et ce, durant une dizaine d'années. Elle a par ailleurs intégré le groupe de jazz manouche Christine Tassan et les Imposteures, dont la renommée s'étend au-delà des frontières.

« J'ai commencé très jeune à la basse électrique et j'ai eu la chance de fouler rapidement de grosses scènes avec DJ Champion, qui faisait un tabac à l'époque. Ça m'a formée énormément. Je me suis ensuite mise à la contrebasse et ça m'a amenée à jouer davantage de jazz. Je cumule évidemment plusieurs projets en parallèle. On ne vit pas d'une carrière solo en jazz au Québec », raconte-t-elle.

Composer est pour elle un grand plaisir, mais elle avoue être encore plus « portée » par la scène. « Le contact avec le public est pour moi un vrai privilège. Je suis un peu sauvage et j'ai une tendance naturelle à m'isoler. Jouer avec des musiciens pour des gens est une grande chance. »

Le 7 février, lors de sa prestation à Orford Musique, Blanche Baillargeon sera accompagnée par la pianiste Chantale Morin et le batteur Sacha Daoud. « Nous sommes cinq d'habitude. La formule trio est toute nouvelle et j'ai hâte de l'expérimenter, car elle offre beaucoup de liberté », note l'artiste.

À l'occasion de ce spectacle, les spectateurs pourront entendre quelques standards de jazz et de musique brésilienne. Le trio interprétera évidemment plusieurs compositions de Blanche Baillargeon, dont certaines qui seront intégrées à son prochain album.



Fille de la cinéaste et comédienne Paule Baillargeon, Blanche Baillargeon a amorcé une carrière de bassiste et contrebassiste, occupant l'arrière de la scène, mais depuis cinq ans, elle mène aussi sa propre carrière solo. — PHOTO JULIE ARTACHO

Vous voulez y aller?

Paysages
(souper-spectacle)
Blanche Baillargeon
Vendredi 7 février, 18 h
Bistro Rondo,
Orford Musique
Entrée : 52 $



0031413

ARTHUR L'AVENTURIER

Les beautés disparues de l'Australie

MÉLANIE NOËL
melanie.noel@latribune.qc.ca

SHERBROOKE — Arthur L'aventurier (de son vrai nom François Tremblay) ne se doutait pas, lors du tournage de son film *Au bout du monde en Australie* en septembre, que le décor et les animaux qui sont en vedette dans son nouveau DVD seraient bientôt menacés ou consumés par les flammes. Celui qui s'est donné la mission, il y a près de 25 ans, d'éveiller la curiosité des petits devant la beauté de leur environnement naturel croit que son message n'a jamais été aussi pertinent.



Ébranlé par les feux de forêt en Australie, Arthur L'aventurier lance ces jours-ci son nouveau DVD et son nouveau spectacle inspiré de son voyage là-bas, en septembre dernier. Le désastre survenu en janvier vient rappeler l'importance de son discours depuis ses débuts, avant même la mode du plein air ou la prise de conscience de l'existence d'une crise climatique. « Je chante la nature et l'importance de prendre soin de la planète depuis 25 ans. Je pense qu'on le voit concrètement aujourd'hui », conclut celui qui a composé plus de 160 chansons.

— PHOTO SPECTRE MÉDIA, JESSICA GARNEAU

« Le film est un portrait de la beauté de ce pays. Jamais je n'aurais pensé que, finalement, on filmait quelque chose qui disparaîtrait juste après notre départ. C'est malheureux, mais les gens ont souvent besoin d'un choc pour agir. Après avoir vu la biodiversité unique de ce beau pays dans mon film, je crois que les gens seront sensibilisés et qu'ils entendront le cri d'alarme », explique François Tremblay, qui se sert de son personnage pour toucher les enfants, donc les décideurs de demain qui mettront en place les politiques environnementales du futur.

Rappelons qu'en quelques semaines, plus de 10 millions d'hectares de forêt australienne ont été réduits en cendre, 1,25 milliard d'animaux ont brûlé vifs et un important patrimoine écologique a disparu.

« On aime ce qui nous a émerveillés, et on protège ce que l'on aime », cite le Sherbrookois d'origine, qui a découvert les richesses du milieu naturel en passant les fins de semaine de son enfance à jouer dans les bois de Stoke, en Estrie.

VÉTÉRINAIRE DÉBORDÉE

Dans *Au bout du monde en Australie*, le douzième film du grand explorateur, Arthur est accompagné de nouveaux complices : Jade, qui travaille comme vétérinaire dans un refuge pour animaux blessés, Matéo, son complice soigneur animalier, et Finlay, 5 ans, qui adore la nature.

« Le personnage de la vétérinaire est interprété par Jade Kingsley, une vraie vétérinaire originaire du Québec qui vit en Australie depuis dix ans, et Finlay est son fils. Avec la tragédie des derniers mois, elle est débordée ces jours-ci. On se parle tous les deux jours », précise celui qui habite maintenant dans la région de Québec.

En plus de découvrir les koalas et les kangourous, Arthur L'aventurier croise la route de dingos, d'ornithorynques, de crocodiles et d'autres animaux typiques de l'Australie.

« C'est fascinant de voir des animaux qui existent uniquement dans ce pays mythique. Et certains, comme les ornithorynques, qui ont côtoyé les dinosaures. »

Arthur L'aventurier va aussi à la rencontre des aborigènes, présents depuis 50 000 ans. « J'ai eu la chance de jouer de la guitare et de chanter avec eux autour du feu. Ç'a été super intéressant. Ce sont des gens qui vivent en harmonie et en étroite collaboration avec la nature. J'ai appris beaucoup auprès d'eux. Ç'a été une aventure au bout du monde, mais aussi au bout de moi-même. »

Le rendez-vous avec les aborigènes a failli ne pas avoir lieu. « Le premier groupe que l'on devait rencontrer au rocher Uluru, aussi appelé Ayers Rock, ne s'est jamais présenté, explique-t-il en riant. Ces gens vivent sans montre et n'ont pas la notion du temps. Ou peut-être qu'ils avaient quelque chose d'autre à faire ce jour-là, à notre grand désespoir. Par chance, on a trouvé un autre groupe qui a été très généreux avec nous. »

45 DEGRÉS CELSIUS

L'équipe de tournage a fait le tour de l'Australie, passant de l'humide forêt tropicale au sec désert où les températures pouvaient atteindre 45 degrés Celsius.

« On est allés filmer les crocodiles marins, les plus gros reptiles du monde, sur la Mary River au nord de Darwin. Disons que j'ai vécu de fortes émotions seul dans ma chaloupe. On a aussi filmé les kangourous sur des plages qui ont maintenant été dévastées. »

Alors que le nouveau film musical d'Arthur L'aventurier sera en vente dès le 4 février, le nouvel album numérique du même nom arrivera le 7 février. Quant au spectacle *Arthur L'aventurier au bout du monde en Australie*, il sera présenté partout au Québec à partir de dimanche.

Arthur L'aventurier accessible autrement

Les petits aventuriers peuvent maintenant écouter des histoires et chansons d'Arthur L'aventurier sur la nouvelle application mobile de Radio-Canada, OHdio.

Une nouvelle série sera également en ligne sur TOU.TV dès le 12 février : *Les animaux du monde en Australie*.

La saison 3 de la série *Les trésors d'Arthur L'aventurier* sera en ondes à la télévision de Radio-Canada chaque samedi à 7 h dès le 11 avril.

Les clips des DVD des aventures dans les Rocheuses, au Costa Rica et en Afrique sont en ligne sur YouTube.

Vous voulez y aller?

Arthur L'aventurier
Dimanche 2 février, 14 h
Vieux Clocher de Magog
Entrée : 18 $



0019125

PAPICHA

La résistante

ÉRIC MOREAULT
Le Soleil

CRITIQUE

QUÉBEC — La réalité n'est jamais bien loin de la fiction dans *Papicha*, film puissant basé sur des faits réels, sélectionné à Cannes l'an passé. Mounia Meddour signe un long métrage indigné et sans compromis qui décrit la résistance d'une jeune femme (et de ses amies) contre la montée de l'intégrisme en Algérie dans les années 1990.

Nedjma (Lyna Khoudri), étudiante en études françaises, aspire à devenir styliste (faute de mieux). Le soir venu, elle s'évade de la cité universitaire avec Wassila (Shirine Boutella), sa meilleure amie, pour vendre ses robes dans les boîtes de nuit. Dans un pays gangrené par la guerre civile et la montée en puissance d'un Islam radical, les escapades deviennent de plus en plus dangereuses. La jeune femme rêve alors d'un défilé de ses créations. Mais Nedjma et sa bande doivent endurer le harcèlement pressant « des ignorants qui font n'importe quoi au nom de la religion ». Le refus de la soumission se paye le prix fort. Dans ce récit d'émancipation, son désir d'organiser son défilé, envers et contre tous, prend dès lors la valeur d'un symbole.

Papicha repose, en grande partie, sur la volonté de Nedjma de défier les intégristes — hommes et femmes. La réalisatrice a eu le flair de confier le rôle à Lyna Khoudri. La Franco-Algérienne avait déjà révélé l'étendue de son talent dans *Les bienheureux* (Sofia Djama), obtenant le prix de la meilleure actrice à la Mostra de Venise 2017, dans la section Orrizonti. Son charisme, mais surtout son intensité, rendent encore plus poignante son interprétation de Nedjma, dont la passion de styliste devient œuvre de résistance.

Cette fougue, certains diraient cet absolutisme, dépasse, parfois, l'entendement. Elle aura d'ailleurs des conséquences funestes. Mais la pureté de ses sentiments ne fait aucun doute.



Pour Nedjma (Lyna Khoudri), organiser le défilé de ses créations devient un geste de résistance contre l'oppression de l'Islam radical, dans l'Algérie des années 1990. — PHOTO AZ FILMS

SANS ÉDULCORATION

Papicha refuse le compromis. Pas question pour Mounia Meddour d'édulcorer son récit en décrivant la réalité de cette oppression sans nom. L'intégrisme fait des victimes — au propre comme au figuré. Le long métrage est d'ailleurs ponctué d'attentats, dans le hors-champ, mais omniprésents. Film implacable, certes, qui secoue le spectateur et le bouleverse. Il n'en est pas moins traversé de magnifiques moments d'amitié — les filles à la plage, le défilé… Et se termine sur une douce et belle note d'espoir.

La démonstration s'avère parfois un peu lourde — *Papicha* n'a pas la grâce de *Mustang* (2015) de Deniz Gamze Ergüven, sur le même thème, n'évite pas les clichés comme le montage « vidéoclip » sur musique et aurait gagné avec une réalisation plus ample (les cadrages sont souvent très serrés).

N'empêche. Il a le courage de ses convictions et de son ambivalence en décrivant la relation amour-haine qu'entretiennent les Algériens avec leur pays, encore rongé de nos jours par le conservatisme et l'extrémisme religieux.

Au générique

Cote : ★★★½
Titre : *Papicha*
Genre : Drame
Réalisatrice : Mounia Meddour
Acteurs : Lyna Khoudri, Shirine Boutella et Amira Hilda Douaouda
Classement : Général
Durée : 1 h 46
On aime : la trame historique. Le refus du compromis. Des moments bouleversants. Le jeu intense de Lyna Khoudri.
On n'aime pas : certains clichés. La réalisation parfois un peu lourde.

LE RIRE

Au cœur de l'étrangeté

NORMAND PROVENCHER
Le Soleil

CRITIQUE

QUÉBEC — Le réalisateur Martin Laroche a voulu faire avec *Le rire* un film déstabilisant, empreint d'une « inquiétante étrangeté ». Il tient promesse. Dès les premières minutes, le spectateur est servi à souhait, avec la mort soudaine d'une femme dans un lit d'hôpital, une chorégraphie du personnel soignant dans le corridor, et un couple, en route vers la mort, couché dans une fosse commune, sous la menace de soldats armés.

De toute évidence, nous sommes en présence d'un ovni, un vrai, dont le titre apparaît comme un subterfuge.



Léane Labrèche-Dor, l'interprète principale du *Rire*, de Martin Laroche. — PHOTO MAISON 4:3

Car de rire, il est bien peu question dans le cinquième long-métrage de l'auteur de *Tadoussac* et des *Manèges humains*. L'imposture volontaire est d'autant plus grande que le personnage principal de ce drame ésotérique est défendu par Léane Labrèche-Dor, surtout connu pour son côté humoristique.

La comédienne, dont la carrière au grand écran est plutôt modeste, se glisse dans la peau de Valérie, une préposée aux bénéficiaires dans un CHSLD qui trouve en une septuagénaire cynique et cultivée (Micheline Lanctôt) une oreille attentive lorsque vient le moment de se libérer d'un lourd secret. La jeune femme, atteinte du syndrome du survivant, doit composer avec un passé tragique qui lui a pris son amoureux.

Malgré sa résilience et son courage, des fantômes finiront par la rattraper. La présence troublante dans son quartier de son ancien bourreau (Normand Daoust) en sera le premier signe. Puis, dans une douteuse ambiance fantasmagorique, l'intrigante directrice de l'institution (Sylvie Drapeau) s'invitera dans le récit, mettant à rude épreuve notre compréhension des choses.

Même si une certaine filiation avec le cinéma de David Lynch est revendiquée par son auteur, la comparaison s'arrête ici. Le scénario demeure prisonnier de considérations existentielles et surréalistes qui laissent souvent pantois. Entre rêve et réalité, entre comique et tragique, à chacun de trouver le pourquoi du comment. Pas toujours évident.

Reste la présence de Léane Labrèche-Dor qui offre une performance étonnante et émouvante, dans un registre qu'on ne lui connaissait pas.

Au générique

Cote : ★★
Titre : *Le rire*
Genre : Drame
Réalisateur : Martin Laroche
Acteurs : Léane Labrèche-Dor, Micheline Lanctôt, Alexandre Landry et Sylvie Drapeau
Classement : 13 ans
Durée : 2 h 4
On aime : le jeu inspiré de Léane Labrèche-Dor, la tirade de la responsable des ressources humaines (Évelyne Rompré)
On n'aime pas : le scénario décousu, le mélange douteux entre réalisme et fantastique, la finale



0023813

ANDRÉA BESCOND ET ÉRIC METAYER

LA VIE APRÈS LA PÉDOPHILIE

ÉRIC MOREAULT
Le Soleil

PARIS — Andréa Bescond a connu très jeune l'avilissement de son corps par un ami de la famille, qui l'agressait sexuellement. Danseuse contemporaine célébrée au parcours éclectique, la Française a transposé l'ignominie dans une pièce, *Les chatouilles ou la danse de la colère*. Primée à Avignon et aux Molière, l'œuvre s'est transformée en film présenté à Cannes et couronné du César de la meilleure adaptation, décerné à Bescond et à son conjoint, Éric Metayer.

Les chatouilles est centré sur le témoignage du personnage principal, Odette, mais il effectue aussi de nombreux retours en arrière, alors que la petite passionnée par la danse a huit ans. Pourquoi se méfierait-elle de Gilbert (Pierre Deladonchamps) qui lui propose de « jouer aux chatouilles »? *Le Soleil* a rencontré les deux sympathiques créateurs de ce long métrage choc et, paradoxalement, lumineux.

Q Pourquoi avoir voulu raconter ce vécu très personnel?

ANDRÉA BESCOND Pour la forme et le fond, on se disait que, pour un premier film, c'était la bonne histoire. Et puis, on est dans un tel déni social, qui dépasse les frontières, que c'était pas mal d'en parler dans un film grand public.

Q N'est-ce pas aussi une forme de catharsis?

AB Je crois que j'avais fait le boulot avant (rires), surtout avec le spectacle. Quand le film est arrivé, j'étais prête sans que ça me remue. Mais oui, c'est cathartique. En même temps, j'ai l'impression que c'est tellement loin derrière moi. Aujourd'hui, je me sens étrangère à ce traumatisme même s'il m'a composée. Éric a été obligé de le vivre à travers moi et a fait son chemin.

ÉRIC METAYER J'ai fait chemin à travers ce que peuvent être les souffrances de l'enfance. On apprend sur tous les plans, et sur soi-même. Dans le film, on a élargi.

Q C'est votre histoire, mais la petite fille et le personnage que vous interprétez jeune adulte s'appelle Odette. Pourquoi?

AB Parce qu'on ne voulait pas mettre en scène un « témoignage ». C'est une histoire qui appartient à beaucoup de monde : un enfant sur cinq sera victime de violence sexuelle. Si on s'arrêtait à Andréa Bescond, ça refermerait l'histoire, alors qu'on voulait ouvrir à l'universalité et à d'autres formes de traumatismes de l'enfance.

Q À ce propos, vous avez un choix de mise en scène très révélateur : la psy (Carole Frank) du film représente le spectateur à qui on confie cette histoire. Impossible de ne pas se sentir interpellé

ÉM Vu que notre montage était complexe et non linéaire, il fallait un personnage qui soit secoué comme le spectateur, qui puisse dire « là, c'est dur » et que le spectateur puisse être soulagé de trouver ce passage difficile. Il pose en plus les questions que peut se poser le spectateur.

AB Ça permet aussi des petits moments de comédie.

Q Qui créent une distance émotive.

AB On a essayé de proposer un juste équilibre entre le drame et la comédie. Évidemment, l'histoire d'Odette est tragique. Mais, on espère, avec une fin relativement heureuse : on voulait un film solaire en dépit de son sujet.

Q Le déni de la mère, personnage complexe courageusement interprété par Karin Viard, se trouve au cœur de l'œuvre. Qu'est-ce qu'il représente?

AB On a voulu mettre en scène l'aspect assez commun du vécu familial autour de la pédocriminalité. Les victimes de violence sexuelles sont souvent rejetées par leur famille. D'autres familles, plus enrobantes, vont permettre à celles-ci de se réparer plus vite, mais le déni est extrêmement commun. On a aussi voulu montrer que cette personne n'a peut-être pas réglé ses propres douleurs et n'a pas forcément le goût d'entendre celle de sa fille.

Q Ce qui nous amène à Gilbert, un homme beau, lisse et apparemment sans défaut. J'imagine que vous avez voulu illustrer qu'un agresseur peut être n'importe qui?

AB Dans 95 pour cent des cas des violences sexuelles, c'est quelqu'un qu'on connaît : la famille ou le cercle proche. Ça arrive, mais c'est très rare d'être violé par un inconnu.

Q Pourquoi avoir choisi Pierre Deladonchamps pour ce rôle très difficile à porter?

AB Pour les raisons que vous invoquiez. Et c'est un excellent acteur. On le voit quand il essaie de manipuler Odette — il a un regard qui a changé, on ne le voit plus du tout de la même manière. On a croisé les doigts en l'invitant d'abord au spectacle, puis en lui faisant lire le scénario. Il s'est interrogé. C'est pas évident, mais, en même temps, c'est un beau défi en tant qu'artiste d'interpréter des personnages aussi complexes. Mais il s'est dit que c'était important de le faire.

Q Vous devez avoir obtenu



Cyrille Mairesse dans le rôle de la jeune Odette.
— PHOTO ORANGE STUDIO CINÉMA / UGC DISTRIBUTION

Andréa Bescond, coscénariste, coréalisatrice et actrice dans *Les chatouilles*.
— PHOTO FOURNIE

Éric Metayer, coréalisateur
— PHOTO FOURNIE

AMBASSADEUR
de la semaine
laTribune

CETTE SEMAINE
NOTRE AMBASSADEUR
remporte une paire de billets pour le spectacle de Pierre Hébert au Centre culturel de l'Université de Sherbrooke le 27 février.

Déjà plus de **2000** MEMBRES et AMBASSADEURS

laTribune
#latribunecontinue
Merci

0029373



PIERRE DELADONCHAMPS

Incarner le mal

ÉRIC MOREAULT
Le Soleil

PARIS — Incarner le mal peut représenter un défi majeur pour un acteur. Mais s'il s'agit d'un pédophile, plusieurs vont prendre leurs jambes à leur cou. Pas Pierre Deladonchamps. Dans *Les chatouilles*, il devient Gilbert Miguié, un homme qui profite de l'amitié de la famille Le Nadant pour abuser de leur fille de huit ans. Entretien.

Deladonchamps, 41 ans, a un charisme évident. Mais aussi de l'intelligence à revendre. Affable et détendu, il répond à toutes les questions sur ce violeur abject très séduisant et manipulateur qu'il incarne avec une véracité confondante.

L'acteur n'y voit pas une marque de courage. « Le courage est plutôt du côté de celle qui livre son histoire à tout le monde, qui est passée de la honte à la reconquête de son bien-être et de son avenir », dit-il en référence à Andréa Bescond.

Deladonchamps sait que son physique agréable (traits réguliers, yeux bleus, sourire avenant) jouait en sa faveur. « Elle ne m'a pas choisi parce que j'avais l'air d'un pédophile, mais tout le contraire. Pour qu'on sache que la pédophilie n'a pas de visage. »

N'empêche. L'acteur a dû y penser deux fois plutôt qu'une, croit-on. Nous ne sommes plus à l'époque de *Mourir à tue-tête* (1979). Après avoir interprété le violeur, Germain Houde avait connu une traversée du désert de deux ans sans proposition. Alors, a-t-il réfléchi longuement avant de se lancer, de peur d'entacher sa carrière?

« Pas longtemps, affirme-t-il. J'ai fait aussi ce film pour des raisons politiques. Comme individu, j'ai le goût de défendre des sujets qui vont faire débat et éveiller des consciences. Je suis très fier d'être dans ce film qui aborde si bien ce sujet avec une vraie proposition artistique, même si je n'ai aucune empathie pour Gilbert. »

« Trop réfléchir, c'est l'ennemi du jeu. J'aime bien ne pas savoir ce que je vais faire parce que je me surprends moi aussi. Sinon, ça ne sera pas senti. »

— Pierre Deladonchamps

Avec raison. D'autant que Pierre Deladonchamps a dû jouer des scènes délicates lorsque son personnage manipule Odette pour arriver à ses fins. Comment fait-on pour composer son rôle dans de telles circonstances?

« Je me suis appuyé sur la séduction d'un adulte face à un autre adulte. Je me suis mis un voile devant les yeux en me disant que ce que j'étais en train de faire était normal. Ça m'a permis de m'adresser à elle comme une adulte, mais en la manipulant comme une enfant, et d'assumer tous ces gestes. »

« Honnêtement, je ne considère pas que ce soit un rôle dur à faire. Peut-être à décider de faire. L'enfant n'était jamais là quand il avait des scènes [problématiques]. Je jouais devant du vide ou face à un assistant qui me donnait la réplique. Parfois, je pense que les acteurs doivent se forcer à ne pas trop réfléchir. Trop réfléchir, c'est l'ennemi du jeu. J'aime bien ne pas savoir ce que je vais faire parce que je me surprends moi aussi. Sinon, ça ne sera pas senti. »

EXPÉRIENCE FORMIDABLE

Au moment de notre entretien à Paris, Pierre Deladonchamps écrivait un long métrage, qu'il compte réaliser si sa carrière devient moins prenante. Il rêve aussi à un spectacle d'humoriste, seul sur scène, même si la chose le terrifie.

En attendant, il a tourné quelques films et une série télé avec Anne Dorval (*Mouche*). Ce n'est pas son unique lien avec le Québec : il jouait le rôle principal du *Fils de Jean* (2016), presque entièrement tourné ici où il donnait la réplique à Gabriel Arcand et Catherine de Léan.

« C'était une expérience formidable », jure-t-il. On le croit sur parole.

Les frais de ce reportage ont été payés par Unifrance.



Pierre Deladonchamps — PHOTO ARCHIVES AGENCE FRANCE-PRESSE, LAURENT EMMANUEL

quantité de réactions. Est-ce que le film a libéré la parole?

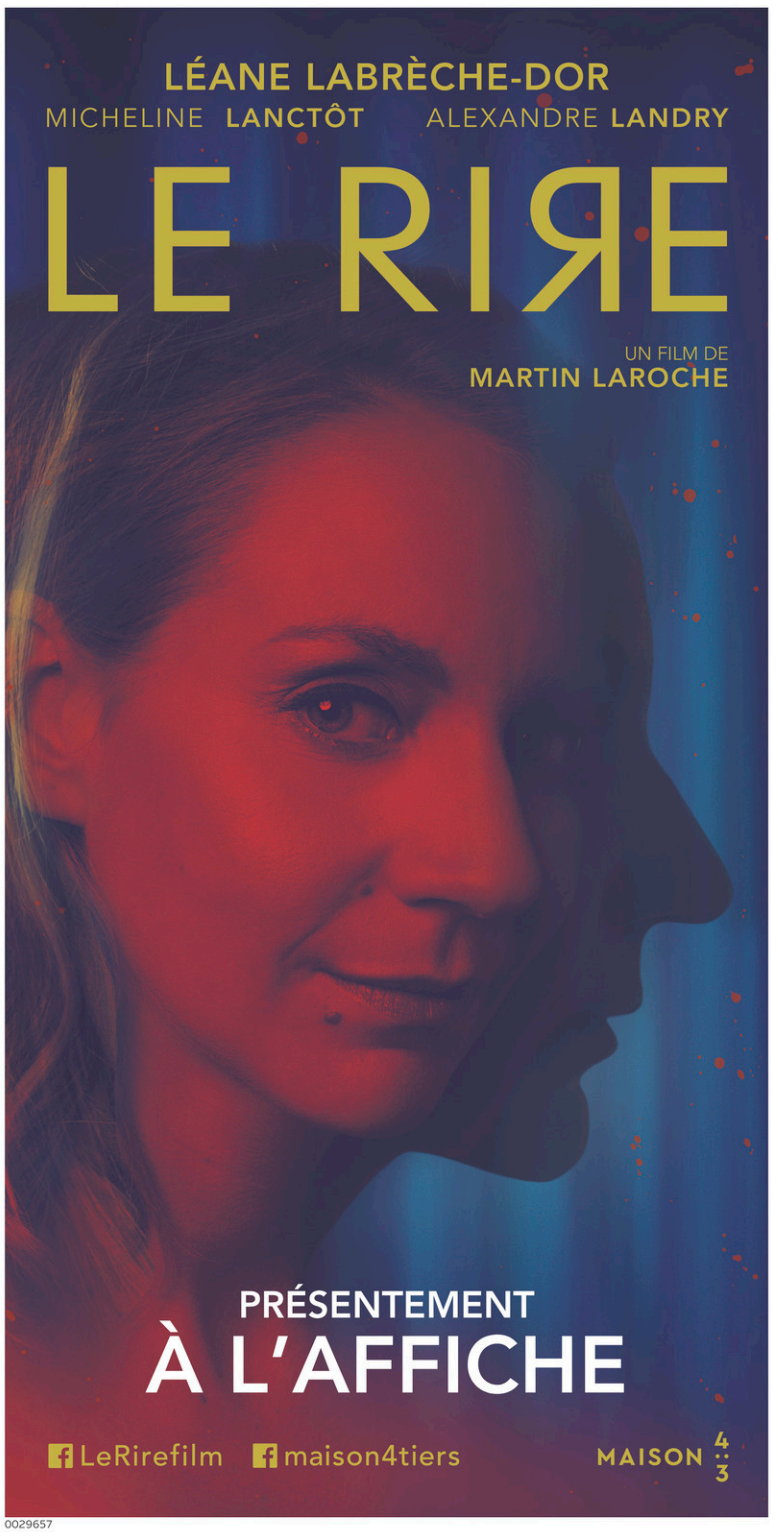
ÉM Après les projections en avant-première, il y avait beaucoup de gens qui se taisaient avant et qui avaient le goût de parler. De dire : « Je suis une victime, j'ai vécu ça et je n'ai rien à me reprocher. »

AB On a reçu beaucoup de témoignages en privé aussi.

Q Vous avez dédié le film « à nos enfants », au sens propre et figuré. C'était important pour vous?

AB C'est notre mission d'adulte d'être bienveillant et préventif, sans tomber dans la paranoïa. Nos enfants sont renseignés : ils savent le nom de leurs parties intimes et savent que personne n'a le droit d'y toucher. Prévention et éducation doivent nous guider.

Les chatouilles prend l'affiche le 7 février.



0029657

en cuisine

@tremblayk facebook/quotidienlatribune



KARINE TREMBLAY *karine.tremblay@latribune.qc.ca*

LE SPAG

À TOUTES LES SAUCES

SHERBROOKE — La sauce à spag, c'est comme le sucre à la crème. Tout le monde a une recette familiale dans son répertoire. Et chacun considère que la sienne est LA meilleure. Point barre.



Denis Payette — PHOTO ANDRÉ LEBEAU

C'est que la classique sauce rouge qui mijote tout l'après-midi et qui embaume la maison réveille des souvenirs précieux chez pas mal tous les Québécois.

« Même si on la qualifie de sauce italienne, c'est un mets qui a peu à voir avec la sauce bolognaise européenne. La sauce à spaghetti est très typique du Québec, elle fait partie de nos traditions et de notre ADN gourmand autant, sinon davantage, que la poutine », explique l'auteur Denis Payette.

Après avoir enseigné la littérature pendant 30 ans au Collège de Rosemont, celui-ci s'est donné comme projet de retraite de récolter les recettes de sauces de partout dans la province. Il a commencé sa cueillette il y a trois ans, d'abord dans son entourage, ensuite en lançant l'invitation à un plus large réseau.

Sans trop nourrir d'attentes, celui qui a déjà publié de la poésie caressait l'idée d'en faire un recueil de recettes.

« Autour de moi, on se moquait un peu en disant que tout un livre consacré uniquement à la sauce à spaghetti, c'était exagéré parce que forcément, les recettes se ressembleraient toutes un peu. »

Finalement, l'exercice a prouvé que non. « Ce n'est jamais pareil, d'une famille à l'autre. »

Sur la centaine de recettes qu'il a ramassées, une vingtaine seulement ont été mises au panier parce qu'elles en recoupaient d'autres.

« J'ai envoyé mon manuscrit à quatre éditeurs en n'espérant pas de retour. À ma grande surprise, l'un d'eux a répondu presque aussitôt. »

Le projet a pris forme et depuis qu'il est sur les rails, il suscite l'intérêt. À quelques jours de la sortie du livre *Le secret est dans la sauce*, l'auteur reçoit des demandes d'entrevues plurielles.

« Je suis le premier étonné de voir le succès du projet et la curiosité qu'il génère », confie-t-il depuis l'appartement martiniquais où il passe les mois d'hiver.



« Ça me surprend d'autant plus que ce n'est pas de la gastronomie, poursuit-il. Je ne suis ni chef ni cuisinier et mon livre a été fait sans prétention. Je voulais rendre hommage à ce plat familial et rassembleur qui se retrouve sur nos tables de génération en génération. Certains ont refusé de me donner leur recette, parce que c'était un secret familial, mais la plupart étaient très heureux de la partager. Au fil de ce projet, j'ai mesuré à quel point les gens sont fiers de leur recette. Qu'elle vienne de leur grand-mère, de leur oncle, de leur tante ou de leur mère, leur version de la sauce à spag a une histoire. C'est probablement ce qui fait la saveur de chacune. »

Ça et l'ingrédient secret qui vient pimenter leur chaudronnée.

Certains mettent du kale, d'autres des poireaux, des merguez, de la soupe à l'oignon, des lardons, de la sauce HP ou du saumon fumé. Quelques-uns vont opter pour le raccourci des pratiques légumes surgelés, d'autres vont insister pour presser les goûteuses tomates fraîches dans leur marmite. Et on n'a pas encore parlé des herbes et des épices, qui apportent goût et structure au plat.

« Quand j'ai montré le manuscrit à des proches, ils ont feuilleté le livre comme un roman en comparant les ingrédients, en s'étonnant de voir tel ou tel aliment dans le plat. Je n'avais pas pensé que le bouquin aurait cet effet, mais ça m'a fait grand plaisir parce que le but, au fond, c'était ça, faire en sorte que toutes ces sauces-là ne tombent pas dans l'oubli et qu'on préserve ce pan de notre héritage culinaire. J'ai réalisé que les plus jeunes générations n'avaient pas nécessairement en main les recettes familiales quand, en jasant avec mes neveux et nièces, ils m'ont dit qu'ils allaient sur le web pour dénicher des recettes de sauce. »

Ils pourront désormais mettre le nez dans le recueil illustré, qui arrivera en librairie le 5 février. S'ils sont comme leur oncle, ils ne se lasseront pas de sitôt des différentes déclinaisons de la savoureuse préparation tomatée. Même après avoir fait chaque mois plusieurs marmites de sauce, Denis Payette n'est pas blasé. « Pour tout dire, je suis en Martinique depuis trois semaines et ça fait déjà deux chaudrons de sauce que je cuisine! »

DENIS PAYETTE
Le secret des sauces — 80 recettes de sauces à spaghetti des 4 coins du Québec

Éditions La Semaine
176 p.
En librairie le 5 février





— PHOTO FOURNIE

SAUCES EN BREF

Parce qu'il a baigné dans la sauce à spag pendant des mois et qu'il a épluché quantité de recettes, quelques questions en rafale à Denis Payette sur le contenu de nos marmites.

UNE PARTICULARITÉ QUE VOUS AVEZ OBSERVÉE?

À Québec, les gens semblent avoir davantage la dent sucrée. Je constate que l'ajout de la classique soupe aux tomates Campbell semble assez répandu dans la région de la Capitale-Nationale.

UNE SURPRISE DANS LES RECETTES RECUEILLIES?

Je me serais attendu à avoir davantage de sauces végétariennes, mais je n'en ai pas reçu beaucoup. Le seul qui m'a offert une recette sans viande, avec des protéines végétales, c'est André Nadeau, de Windsor, en Estrie. Au chapitre des viandes, d'une recette à l'autre, il y a une grande variété. Certains emploient du poulet ou de la dinde hachée, tantôt pour le goût, tantôt parce qu'ils surveillent leur cholestérol.

UN CONSTAT QUE VOUS AVEZ FAIT?

Dans plusieurs familles, ce sont les hommes qui cuisinent la sauce à spaghetti. Ça m'a fait penser à cette chanson de Mara Tremblay où elle décline la sauce de son papa.

UNE RECETTE QUI SE DISTINGUE?

Celle de Guy Pellerin, de la région de Montréal, qui combine foie de volaille, lardons, crème fraîche et vin blanc. En retranscrivant la recette, je lisais les ingrédients avec mon conjoint et on avait l'eau à la bouche. Je n'avais jamais vu une sauce à spag comme celle-là, mais elle est savoureuse.

UNE CURIOSITÉ?

Plusieurs ajoutent la pâte de tomate à la toute fin. Et les Italiens de Montréal insistent beaucoup quant à la marque de tomates qu'on doit employer. Les San Marzano sont pour eux incontournables.

VOS RECETTES FAVORITES?

J'ai testé le tiers des recettes, avec des goûteurs officiels qui donnaient aussi leur avis. L'une de mes préférées est celle de Céline Beaudry de Montréal qui fait une sauce aux traditionnelles boulettes de viande avec des côtes levées. Ça donne tout un goût à la sauce tomate. Il n'y a presque pas d'épices, seulement du persil et un peu d'ail, mais c'est délicieux. Une autre que j'adore, c'est la sauce tomate maison de Marie-Pier Caron et Éric Domingue, de Cantley. Elle est longue à préparer, parce qu'ils font eux-mêmes leur coulis à partir de tomates fraîches, mais elle est formidable.

J'aime aussi beaucoup celle de ma grand-tante Lucille Paradis, qui est décédée à l'âge de 99 ans. C'est une sauce très traditionnelle que je fais souvent.

CE QUI VOUS A DONNÉ LA PIQÛRE DE LA CUISINE?

Je l'ai eue tout jeune, en voyant ma mère faire à manger. Le repas du dimanche soir était chez nous un moment sacré. Je la regardais cuisiner cette journée-là, dans son magnifique tablier, et j'étais fasciné de la voir mettre autant d'amour dans ses plats. Ça sentait bon dans la maison, on se réunissait autour de la table. Je garde de doux souvenirs de ces moments-là. À un moment, je me suis mis à goûter et à l'aider derrière les fourneaux. La première chose que j'ai cuisinée, c'est son sucre à la crème.

Denis Payette nous partage d'ailleurs la recette de ses parents, Madeleine et Marcel Payette, de Québec, qui figure dans le livre *Le secret des sauces*. KARINE TREMBLAY



PHOTOS 123RF

INGRÉDIENTS

- 2 c. à soupe d'huile d'olive
- 1 lb de bœuf haché
- 1 lb de porc haché
- 2 gousses d'ail écrasées
- 1 t. d'oignon haché
- 1 t. de célerihaché
- 1 carotte, en dés
- 1 poivron vert, en dés
- 1 poivron rouge, en dés
- 1 barquette (227 gr.) de champignons, en lamelles
- 1 boîte de tomates passées au tamis
- 2 boîtes (284 ml chac.) de soupe aux tomates
- 1 boîte (213 ml) de sauce tomate
- 1 boîte (156 ml) de pâte de tomate
- 1 c. à thé de quatre-épices
- 1/2 c. à thé de piments broyés
- 1/2 c. à thé de poudre de chili
- 2 clous de girofle
- 1 c. à thé d'assaisonnement à l'italienne
- 1 c. à thé de thym
- 1 c. à thé de persil
- 2 feuilles de laurier
- 1 c. à thé de sucre
- sel et poivre au goût

PRÉPARATION

Dans une casserole, à feu moyen, chauffer l'huile et faire revenir la viande hachée. Saler et poivrer.

Ajouter l'ail, l'oignon, le céleri, la carotte, les poivrons, les champignons et cuire quelques minutes.

Incorporer le reste des ingrédients et l aisser mijoter trois heures.

CONCOURS

Votre sauce à spag est incontestablement la meilleure des meilleures? Écrivez-nous pour nous partager le secret de celle-ci : karine.tremblay@latribune.qc.ca.

Nous publierons quelques-uns de vos meilleurs trucs et astuces et en collaboration avec les Éditions La Semaine, nous ferons tirer cinq exemplaires du livre *Le secret est dans la sauce*.





0029395



0020970

Cinq bières disponibles sur les tablettes

PHILIPPE WOUTERS
CHRONIQUE
philippe.wouters@gcmedias.ca



Découvrez cinq bières à déguster. Un petit exercice pratique et pédagogique. Partager vos bières avec vos convives vous permettra de passer une excellente soirée de dégustation.

SURE AUX CERISES DU QUÉBEC
LA BARBERIE
QUÉBEC

Voilà une bière aux fruits qui propose une belle acidité et une finale sur la très légère sucrosité des cerises – je crois plutôt en celle des céréales – qui permet d'avoir une approche gustative agréable pour un accord avec un fromage blanc frais. La Barberie est une des plus anciennes brasseries du Québec et mérite vraiment qu'on s'y attarde.

VIEILLE BRUIN DE MÉKINAC
À LA FÛT
SAINT-TITE

Les « Oud Bruin » belges étaient autrefois vendues fraîches et stockées jusqu'à la consommation complète de la bière. Le temps et le stockage en fût de bois en faisaient une bière aigre, vineuse et légèrement acétique. Aujourd'hui, le style est volontairement « vieilli » pour offrir une acidité assumée souvent sur des notes plus acétiques que lactiques. Voilà le parfait exemple pour découvrir le pouvoir du temps et du bois sur un produit affiné 24 mois en barrique de bois. Envie d'accompagner la bière d'un fromage? Dénichez un Comté affiné et vous obtiendrez un accord surprenant.



— PHOTO TIRÉE DU SITE WEB D'OSHLAG

STOUT CARAMEL SALÉ
OSHLAG
MONTRÉAL

Quand une brasserie décide de pousser l'innovation vers une recherche de goûts et de saveurs, je suis le premier à applaudir l'audace. À ne pas confondre avec les brasseurs qui jettent n'importe quoi dans le moût en espérant créer un buzz. La ligne est mince, mais importante. Dans ce cas-ci, Oshlag – propriété de Groupe Glutenberg – propose un stout, avec ajout de caramel, de sel et de lactose pour la texture. Une vraie bière dessert. Et pour l'accompagner? Une boule de crème glacée à la vanille.



— PHOTO TIRÉE DU SITE WEB D'OSHLAG



MÉTAMORPHE
LE CASTOR
RIGAUD

Cette Double New England IPA repousse également les limites du style. Les NEIPA sont arrivées sur le marché, car le besoin de bières houblonnées et aromatiques dépassait celui des bières amères. Côté alcool, elles se tiennent autour de 6 %. Cette Double NEIPA propose donc un taux d'alcool de 8 % et une expérience aromatique sur le houblon intense. Est-ce la nouvelle tendance ? Cette dernière tombe dans la grande famille des IPA. Le consommateur ne s'intéressera pas plus qu'il ne le faut à la différence entre Double NEIPA et NEIPA. D'ailleurs, achetez aussi la petite sœur de la Métamorphe et comparez à l'aveugle... pour voir!

HERBOSOPHIE
NOCTEM
QUÉBEC

Pas facile à trouver cette Herbosophie, mais une saison aux fines herbes, c'est génial pour accompagner les plats mijotés ou en sauce. De quoi est-elle composée ? De thym, de romarin et de sauge, les mêmes assaisonnements que de nombreux plats de cuisson. L'accord est tout trouvé. Proposez toujours deux bières avec chaque plat que vous présentez. Vos convives apprécieront le jeu des saveurs.



2010 à 2020… une décennie de vin !

CAROLINE CHAGNON
À LA VÔTRE
Collaboration spéciale
caroline.chagnon@gcmedias.ca





— PHOTO 123RF

Il y a 10 ans, les pastilles de goût soufflaient leur premier anniversaire, les achats sur SAQ.com n'existaient pas et la carte Inspire non plus. C'est d'ailleurs en 2010 qu'on a vu naître Instagram. Nous buvions alors sans l'aval des « vinfluenceurs ». Scandale! C'est aussi le temps où nous ne perdions pas tous nos moyens (et notre budget) devant une bouteille de vin orange. Ah, la belle époque? Laissez-moi vous rafraîchir la mémoire!

Force est de constater que nous sommes plutôt conservateurs. Même si nos goûts ont considérablement évolué, notre appétit pour les vins français, lui, demeure indétrônable. Près d'une bouteille de vin tranquille sur trois achetée provient de l'Hexagone, aujourd'hui, tout comme il y a 10 ans.

Un peu comme on feuillette un album de finissants 10 ans plus tard, j'ai revisité nos habitudes de consommation de 2010, telles que compilées par notre société d'État.

C'est qu'on a bien changé depuis. Au début de la dernière décennie, les 10 vins les plus vendus en volume à la SAQ étaient tous rouges, à l'exception d'un certain rosé américain… le fameux Gallo! En tête du palmarès? Ni plus, ni moins que ce cher Merlot Grand Sud (1 litre, faut-il préciser), suivi du Fuzion argentin. Cette même année-là, les Québécois développèrent une forte idylle (en couple) avec un rouge californien qui sèmera plus tard la controverse (c'est compliqué) : le Ménage à Trois. Celui-là même qui déclenchait l'état de panique général, si par malheur les quantités s'épuisaient en magasin. C'était aussi l'époque où je portais le polo rouge de la SAQ, et où j'ai souvent suggéré en guise de consolation « un Apothic Red, parce que c'est presque pareil… »

Quant au vin blanc, il brillait par son absence du top 10. Vous étiez seulement 23 % à le choisir (contre 73 % en faveur du rouge). Heureusement, le vent a tourné en sa faveur, puisque 10 ans plus tard, vous êtes près de 35 % à le préférer, même si le rouge demeure grand favori.

Tellement qu'une décennie plus tard, un blanc trône au sommet de la liste des vins les plus vendus au Québec — le Kim Crawford. En seconde place, on trouve, l'indélogeable Liano rouge, suivi d'un autre blanc, le Splendido de Jessica Harnois.

Force est de constater que nous sommes plutôt conservateurs. Même si nos goûts ont considérablement évolué, notre appétit pour les vins français, lui, demeure indétrônable. Près d'une bouteille de vin tranquille sur trois achetée provient de l'Hexagone, aujourd'hui, tout comme il y a 10 ans. L'Italie et les États-Unis suivent dans des proportions très similaires à celles de l'époque. En fait, tout s'équivaut au pourcentage près, hormis l'Argentine qui a perdu beaucoup de parts de marché. Constance, constance…

Et, vous? Trouvez-vous que vos goûts ont évolués depuis 10 ans?







ALSACE 2017, TUTTI FRUTTI, LES VINS PIROUETTES
25,55 $ • 13903639 • 13 % • 3,9 G/L •

Les Vins Pirouettes, c'est l'initiative d'un collectif de petits vignerons alsaciens qui travaillent en bio et biodynamie. Ensemble, ils proposent toute une gamme de vins nature issus d'une grande variété de terroirs, dont cet assemblage de sylvaner (60 %), riesling (20 %) et auxerrois élevé en cuve inox pendant 11 mois sur lies fines. Cette technique amène texture au vin, ce qui donne une certaine épaisseur en bouche. Le nez est très agréable, avec des notes de citron et de pomme verte supportées par une trame minérale. Beaucoup de délicatesse et de fraîcheur ici. Joli en compagnie de pâtes crémeuses au citron.

ESPAGNE 2018, WINE BY NATURE DU VIN, BODEGAS LATUE
9,70 $ • 14294214 • 12,5 % • 2,4 G/L •

Petite nouveauté à mini-prix tout juste débarquée en SAQ. On se dirige en Espagne pour découvrir un assemblage de airén (80 %) et de sauvignon blanc. Bien que vous n'en ayez probablement jamais entendu parler, le airén s'avère pourtant être le cépage le plus planté du pays. Pour moins de 10 $, vous avez là un vin de semaine, modeste et très passe-partout pour accompagner vos plats légers et frais. Le nez diffuse d'agréables arômes de pêche et de bonbon. L'expression est simple, délicate, un tantinet courte certes, mais complètement sec. Voilà qui accompagnera bien une salade de quinoa, coriandre, avocat et maïs.

AUSTRALIE 2018, CABERNET SAUVIGNON, ANGOVE
15,95 $ • 14198169 • 14 % • 4 G/L •

Les amateurs de rouges généreux seront comblés par ce cabernet sauvignon bio du sud de l'Australie. Ce vin de soleil transmet des notes de poivron, de cassis et d'épices douces. En bouche, c'est généreux, juteux et réconfortant. Ses tanins souples et son intensité en font un bon candidat pour vos plats d'hiver, comme un chili ou une lasagne.

Vin bio
V Vinification vegan

voyages

BOLIVIE

MAGIE BLANCHE DANS LE DÉSERT DE SEL



Le clou d'une visite dans le désert de sel est sans conteste le coucher de soleil. Pendant la saison des pluies, de novembre à avril, le désert se recouvre d'une mince couche d'eau qui reflète le paysage. — PHOTO LA PRESSE, FRANÇOIS ROY

Un sol blanc immaculé. Un volcan strié de jaune et de rose. Un coucher de soleil comptant parmi les plus beaux spectacles d'une vie, toutes catégories confondues. Une virée dans le désert de sel d'Uyuni, en Bolivie, est une expérience quasi magique. Chargez les piles de votre appareil photo et prévenez vos proches que vous aurez beaucoup trop de photos à leur montrer.

PHILIPPE MERCURE
La Presse

SALAR D'UYUNI, Bolivie — Les Andes ne sont presque plus visibles. Autour, dans toutes les directions, il n'y a que le blanc du désert qui défile à l'infini. Dans notre véhicule tout-terrain roulant directement sur le sel, les conversations se sont tues. Même notre guide Maribel a cessé de taquiner Diego, le chauffeur.

« Vous voulez mettre de la musique? » demande Maribel. L'idée est géniale. Nous prenons le contrôle de la radio et nous nous laissons hypnotiser par le paysage. L'endroit est si étrange qu'on pourrait se croire sur la Lune. À l'occasion, un minuscule point bouge lentement, au loin, dans la blancheur – il s'agit d'un camion qui, comme le nôtre, traverse le désert d'Uyuni.

Diego arrête le véhicule. Éblouis par le soleil, nous posons les pieds sur la curieuse croûte de sel rigide. Les portières grandes ouvertes, le 4X4 crache la musique à plein volume. François, notre photographe, se laisse aller à chanter à tue-tête une chanson en espagnol tirée du film *Y tu mamá también*. Ici, au beau milieu du plus grand désert de sel au monde, il n'y a personne à déranger. Quand la musique s'éteint, le silence est total, stupéfiant.

À FLANC DE VOLCAN

Notre journée a démarré sur les flancs du volcan Tunupa, qui culmine à 5321 mètres d'altitude à l'extrémité nord du désert. La nuit précédente a été passée dans une auberge rustique, mais coquette du village de Jirira, où nous avons affronté le froid des hauts plateaux des Andes sous une impressionnante pile de couvertures. C'est là, sur le volcan accessible en 4X4, que nous apercevons pour la première fois la fameuse étendue de sel qui brille sous la lumière du matin. On croirait contempler la mer – il y a même quelques îles visibles – mais une mer complètement blanche. Le désert de sel d'Uyuni est un ancien lac salé qui s'est asséché il y a des milliers d'années.

MOMIES ET QUINOA

Au pied du volcan se trouve le village abandonné de Coqueza, jadis habité par des cultivateurs de quinoa qui ont fui la sécheresse pour de meilleurs cieux. L'endroit compte un petit musée dans lequel sont exposés un puma et un renard des Andes empaillés, des plants et des grains de quinoa, ainsi que les incontournables flûtes de pan. Plus loin, une grotte abrite une demi-douzaine de momies qui, selon notre guide, n'ont jamais été formellement étudiées par les archéologues.

LAMAS ET FLAMANTS

C'est une fois au pied du volcan Tupuna qu'on réalise à quel point celui-ci est majestueux. Strié par endroits de rose et de jaune, on dirait l'œuvre d'un dessinateur d'histoires fantastiques. Des murets de pierres qui délimitaient jadis les lots des cultivateurs de quinoa en sillonnent encore les flancs. Entre le désert et le volcan se trouve une bande d'herbe sur laquelle paissent une centaine de lamas. Plus loin, des flamants de James se trempent les pattes dans une zone humide située juste avant le désert de sel.

PIQUE-NIQUE DANS L'ÎLE

Le désert d'Uyuni compte plusieurs « îles » – 22, selon notre guide. Il s'agit de petites montagnes qui émergeaient jadis du lac. Le midi, des touristes convergent vers l'une d'elles, Isla Incahuasi, pour casser la croûte. La butte rocheuse est piquée de cactus géants. Un sentier permet d'en faire le tour en une trentaine de minutes. À 3650 mètres d'altitude, le souffle est court et la randonnée se fait sans hâte. Les viscaches, des rongeurs aux allures de lapin, sont malheureusement invisibles ce jour-là, sans doute protégées quelque part du soleil qui tape fort. Du sommet, on aperçoit des enfants qui jouent au soccer sur la surface blanche du désert. Des cuisiniers préparent des repas qu'on déguste sur des tables sculptées dans le sel.

HÔTEL DE SEL

L'ancien hôtel de sel Sal Playa Blanca, en plein désert, n'accueille plus de visiteurs pour la nuit, mais on peut y entrer pour jeter un œil et prendre un verre. En bordure du désert, le chic Palacio de Sal, construit lui aussi avec des briques de sel, loue des chambres pour environ 170 $ CAN. Aussi situé à proximité du désert, l'hôtel Sal Luna Salada est un peu plus cher. À défaut de coucher dans ces hôtels, on peut s'y arrêter pour prendre l'apéro et en contempler l'architecture.

COUCHER DE SOLEIL

Le clou d'une visite dans le désert de sel est sans conteste le coucher de soleil. Pendant la saison des pluies, de novembre à avril, le désert se recouvre d'une mince couche d'eau qui reflète le paysage. Lors de notre visite, en septembre, seules quelques sections du désert étaient encore recouvertes d'eau. Quelques heures avant le coucher du soleil, les 4X4 chargés de touristes y convergent.

Le ciel qui s'enflamme de rose et d'orange et qui se réfléchit dans l'eau offre un spectacle inoubliable. C'est le moment d'enfiler des bottes de pluie et de mitrailler les lieux avec son appareil photo. L'endroit est éminemment « instagrammable » et les touristes, encouragés par des guides qui connaissent tous les trucs, multiplient les photos en jouant avec les effets de réflexion et de perspective. Au cours de notre passage, un groupe de visiteurs utilisait même des parapluies colorés pour élaborer des tableaux complexes immortalisés par… un drone. Cela amène évidemment un aspect touristique à l'affaire, mais le paysage est si éblouissant qu'il en vole la vedette. Sachez aussi que le désert fait 21 fois la superficie de l'île de Montréal et qu'il y a moyen d'y trouver un coin tranquille, même s'il ne sera pas nécessairement recouvert d'eau pendant la saison sèche.

ORGANISER SA VISITE DANS LE DÉSERT

Visiter le désert de sel par ses propres moyens est possible, mais compliqué. Presque tous

SUR LE WEB
latribune.ca

facebook/quotidienlatribune

@LT_LaTribune





Une virée dans le désert de sel d'Uyuni, en Bolivie, est une expérience quasi magique. — PHOTO LA PRESSE, FRANÇOIS ROY

les visiteurs choisissent un circuit organisé à partir d'Uyuni – une ville sans charme, mais qui compte toutes les infrastructures nécessaires. Des circuits allant d'un à trois jours sont offerts. Les agences pullulent, et il vaut la peine de vérifier leur réputation en ligne. Au cours de notre visite, nous avons aperçu les débris d'une camionnette qui avait capoté en plein désert, gracieuseté d'un chauffeur trop intrépide. Pour une visite de trois jours, comptez entre 140 et 300 $ par personne, selon les services offerts et le nombre de visiteurs qui vous accompagneront.

GAGNER LE DÉSERT

Du Canada, il faut d'abord gagner La Paz, la métropole bolivienne, par un vol qui comporte nécessairement une ou deux escales.

LA PAZ-UYUNI

Deux compagnies aériennes relient La Paz à Uyuni, un vol de moins d'une heure. Une autre option est de prendre l'autobus de La Paz jusqu'à Oruro (environ 3,5 heures), puis le train entre Oruro et Uyuni (5 heures). Le trajet La Paz-Uyuni traverse l'Altiplano, une longue plaine encaissée dans les Andes à plus de 3000 mètres d'altitude.



QUAND ?
DIMANCHE
23 FÉVRIER 2020
DÈS 10 H

OÙ ?
HÔTEL DELTA
SHERBROOKE
2685, rue King Ouest

AU MENU
- Guide voyages 2020-2021
- Bons de réduction
- Prix de présence
- Conférences (tous les détails sur www.expressionvoyages.com/expression-voyages/conferences-evenements)

Les places pour les conférences sont limitées, veuillez réserver votre place : 819 868-1421

Voir les détails de nos croisières et circuits 2020 et 2021 sur le site Internet :
WWW.EXPRESSIONVOYAGES.COM
PHILIPPE TESSIER | 71, rue Saint-David, Magog (Permis du Québec)
informations ou réservations
819 868-1421
PROCHAIN DÉPART VERS LE CASINO AKWESASNE MOHAWK : SAMEDI 14 MARS 2020
0027061

Fable de la Fôret-Noire

JONATHAN CUSTEAU
CHRONIQUE
jonathan.custeau@latribune.qc.ca



LE BOURLINGUEUR

La Fôret-Noire. Première chose qui me vient en tête : le gâteau. La seconde : une région d'Allemagne avec ses maisons à colombages et ses horloges coucou, incontournable, semble-t-il, pour la beauté de ses paysages.

Ainsi ai-je donc établi qu'il me fallait absolument y faire une incursion, et autrement qu'en séjournant simplement dans une des grandes villes qui animent la région. Fribourg-en-Brisgau, par exemple, paraissait comme un ancrage naturel. Au sud-ouest de l'Allemagne, la ville universitaire de plus de 220 000 habitants nous rapproche de la Suisse sans nous éloigner de la France. Elle partage d'ailleurs un aéroport avec Mulhouse et Bâle.

Et de Strasbourg, où j'avais exploré pendant deux jours, j'aspirais à me rapprocher de la Suisse, si bien que j'ai dû renoncer à Baden-Baden, dont le nom, à lui seul, a de quoi fasciner.

C'est bien sûr la voiture qui permet avec la plus grande liberté de s'aventurer en forêt. À la lumière de quelques recherches en ligne, un itinéraire approximatif avait été tracé dans l'espoir d'aboutir dans des villages typiques.

Premier constat : de la route dite panoramique, ou du moins, de celle la plus empruntée, la 500, selon les sites internet consultés, on ne voit pas grand-chose. La forêt cache la forêt. Même des belvédères indiqués sur mon GPS, la vue était largement obstruée par des arbres en bordure de route. C'est bien, les arbres, mais largement moins enchanteur que les paysages de crêtes et de fermettes que j'imaginais.

Il reste qu'on peut s'éloigner des grandes routes et aboutir par exemple à Sasbachwalden, dont le nom est probablement plus facile à écrire qu'à prononcer. Ici, les occasions de randonnées sont nombreuses, en plus de la sainte paix, qui transpire de chaque coin de rue. Sur la route principale, qui traverse le village, on croise surtout des touristes, par paquets de deux, trois, ou quatre, et on traverse l'agglomération de 2500 âmes en 15 ou 20 minutes à pied.

On pourrait y louer une chambre et se perdre dans la lenteur du sablier pendant des jours qui paraîtraient des semaines. Après la panique des premières minutes de ne pas se sentir à la course, de n'avoir nulle part d'autre où être, le calme apaise. Et pour les taquins, on s'amuse de la borne-fontaine peinte à l'effigie de Freddy Mercury.

Encore un peu loin de l'autoroute, on peut grimper les lacets de la montagne et, pour une fois, s'offrir une vue plongeante sur les toits de tuiles brunâtres ou rougeâtres.

Pour les plus pressés, Schiltach, Triberg et Titisee sont semble-t-il d'excellentes haltes le long de la route. La première figurait à mon itinéraire. Là aussi, on se sent loin du temps qui court après sa queue pour faire entrer 24 h dans une journée. Même en ne courant pas, on arrive à l'explorer en moins d'une heure. Les maisons y sont regroupées et les deux minuscules rivières traversant le village donnent de quoi s'arrêter un brin.

Il y a bien un musée pour les férus d'histoire, mais on peut très bien se contenter de s'émerveiller en flânant dans les rues désertes.

Las de flâner et de me traîner les pieds en me cassant le cou pour admirer de vieilles façades, j'ai mis le cap sur Gutach pour le parc d'attractions Sommerrodelbahn, où on peut dévaler la montagne en luge d'été dans un bolide sur rail. On peut acheter les descentes à l'unité ou en paquet de six pour partager.

Pour un arrêt (mini) adrénaline, Gutach est tout indiqué. La piste est relativement courte et elle permet d'atteindre des pointes un peu sous les 40 km/h. Encore faudra-t-il que le chauffeur de luge devant vous n'ait pas une affection exagérée pour ses freins. Le temps d'attente, en bas de piste, peut aussi s'étirer selon l'achalandage. Une descente ne suffira certainement pas à faire monter significativement le niveau d'adrénaline, mais après deux ou trois remontées, il est fort probable qu'on se lassera de la redondance du parcours.

Pour les Lewis Hamilton en herbe, un écran, au bas de la piste, révèle les pointes de vitesse des bolides lors de la dernière descente.

L'ironie, quand on parle d'arrêter le temps dans les villages de la Forêt-Noire, c'est justement d'en manquer, du temps, pour la visite de la plus grosse horloge coucou du monde, à Triberg. Je m'y suis pointé alors que le coucou ne se pointait plus, lui, puisqu'on l'avait rangé pour la nuit.

Cette énorme horloge, en vérité, fait moins écarquiller les yeux que la maison aux 1000 horloges, Haus der 100 Uhren, dont la façade agit un peu à la manière d'une horloge coucou. À l'intérieur, si vous êtes pris d'un trouble obsessif compulsif vous intimant de programmer toutes les horloges à la même heure, vous deviendrez complètement zinzin. Tout un chacun s'amuse à presser les heures de se présenter pour voir quel genre d'animation marquera le passage d'une autre tranche de 60 minutes.

Si votre budget le permet, peut-être pourrez-vous même vous procurer la très exclusive horloge à 23 000 euros, sertie de diamants et sculptée à la main.

À bien y penser, une seule journée pour parcourir la Forêt-Noire, c'est court, surtout quand tout, sauf peut-être les luges d'été, nous incite à ralentir.



La plus grosse horloge coucou du monde est située à Triberg en Allemagne. — PHOTO LA TRIBUNE, JONATHAN CUSTEAU



Le village de Sasbachwalden est enchanteur et offre de multiples possibilités de randonnées. — PHOTO LA TRIBUNE, JONATHAN CUSTEAU

L'ART DE PROFITER D'UNE (TROP) LONGUE ESCALE

L'itinéraire de vol comprend une longue escale. Ça peut être ennuyeux. Ou ça peut être l'occasion rêvée de passer quelques heures passionnantes à visiter une capitale réputée ou une cité méconnue.



— PHOTO ARCHIVES LA PRESSE, HUGO-SÉBASTIEN AUBERT

MARIE TISON
La Presse

MONTRÉAL — « On peut en profiter pour faire plusieurs voyages dans le même voyage, pour voir d'autres endroits », suggère Isabelle St-Amand, propriétaire de l'agence Espace Voyages, à Saint-Jean-sur-Richelieu.

Souvent, on n'a pas besoin de se préoccuper de ses bagages puisqu'ils sont enregistrés jusqu'à la destination finale. Si ce n'est pas le cas, il est souvent possible de les laisser dans une consigne.

Il y a cependant quelques règles à suivre. Il faut notamment s'assurer que l'on a suffisamment de temps pour se rendre en ville. Les aéroports sont rarement situés à proximité des attractions touristiques.

« Si on a une escale de trois à quatre heures à Paris, c'est vraiment trop court. Il ne faut pas commencer à penser aller voir la tour Eiffel », avertit Mme St-Amand.

SANS FRAIS SUPPLÉMENTAIRES

Il faut tenir compte du temps de transit vers le centre-ville, mais aussi des délais pour repasser à la sécurité au retour à l'aéroport. Parfois, il faut compter sur une escale d'au moins 10 heures pour être pleinement à l'aise avec l'idée de sortir de l'aéroport pour aller explorer le centre-ville et visiter quelques musées.

« Si on rate son vol, on peut réussir à se faire mettre sur un autre vol le lendemain, mais c'est risqué, indique Mme St-Amand. On peut se retrouver avec une autre classe tarifaire et devoir débourser un supplément. »

Il est toutefois possible de prévoir le coup et de s'organiser dès le départ pour avoir une longue, longue escale : 24 heures, 72 heures, plus encore. Parfois, il ne sera pas nécessaire de débourser quoi que ce soit pour avoir cet avantage. Toutefois, il faudra probablement passer par un agent de voyages pour organiser un tel itinéraire.

« Nous avons la possibilité de voir les restrictions et les conditions, explique Mme St-Amand. Je dois le faire par téléphone directement avec les lignes aériennes, je ne peux même pas le faire avec le système. Je ne vois pas comment quelqu'un en ligne pourrait le faire. »

À la limite, un client pourrait organiser un tel itinéraire directement avec son transporteur aérien, mais en cas de pépin, une faillite du transporteur par exemple, il ne pourrait pas bénéficier d'un remboursement en vertu du fonds d'indemnisation des clients d'agence de voyages.

Un client pourrait aussi utiliser les moteurs de recherche pour réserver divers segments, mais il risquerait alors de devoir payer un peu plus cher.

« Nous pouvons parfois faire cela sur un seul billet, ce qui est intéressant », affirme Mme St-Amand.

Il faut aussi s'assurer d'avoir les documents nécessaires pour quitter la zone sécurisée d'un aéroport. Un voyageur en transit n'a pas nécessairement besoin d'un visa pour effectuer une correspondance dans un pays, mais ce document pourrait être nécessaire pour sortir de l'aéroport et visiter la métropole locale.



sports experts®
Carrefour de l'Estrie
3050, Boul de Portland,
Sherbrooke QC J1L 1K1

107.7 ESTRIE
club voyages Orientation
laTribune
rythme 93.7/98.1

LIQUIDATION fin de saison manteaux et pantalons d'hiver pour adultes
30% à 50% DE RABAIS sports experts
*Sur marques et modèles sélectionnés.

ÉQUIPEMENT : Sélection de skis alpins et planches à neige
20% à 40% DE RABAIS sports experts
Marques et modèles sélectionnés.

0024604



CAFÉ laTribune

Ce savoureux mélange **100 % arabica**,
inspiré d'un classique du **Café Hubert Saint-Jean**
est offert **en grains**, **en mouture filtre** et
en mouture espresso.



En achetant **le café LaTribune** au coût de **16 $**,
vous contribuez à maintenir **l'information locale** dans **votre région**.

En vente chez

Café Hubert Saint-Jean
1627, rue King Ouest, Sherbrooke
4797, boul. Bourque, Sherbrooke
En ligne : **cafehubertsaintjean.ca**

La Tribune
1950, rue Roy,
Sherbrooke

0027579